

junior



marabout

Henri Vernes

**BOB MORANE**

# La cité de l'Ombre Jaune



HENRI VERNES

# BOB MORANE

---

LA CITÉ DE L'OMBRE JAUNE



MARABOUT

# 1

Sans cesse, Bob Morane se mettait dans des situations impossibles. Cette fois, il était étendu sur un lit de douleurs, dans une chambre obscure, et un homme en cagoule, dont il n'apercevait que les yeux féroces par les trous du masque, s'affairait à lui tараuder la tête à l'aide d'une petite foreuse à main.

Chaque fois que la mèche s'enfonçait dans son crâne, cela produisait une sorte de ronflement strident faisant un peu penser à une sonnerie. Combien de fois la mèche s'était-elle déjà enfoncée ainsi ? « Si cela continue, songea Bob, mon crâne va finir par ressembler à une pomme d'arrosoir. » Ce qui l'étonnait, c'était de ne ressentir aucune douleur. Pourtant, la mèche s'enfonçait sans cesse, accompagnée de ce bourdonnement, un bourdonnement ressemblant vraiment trop à un bruit de sonnerie pour être honnête...

Un bruit de sonnerie... le téléphone... Ces deux mots, sonnerie et téléphone, s'associèrent dans l'esprit embrumé de Bob, et ce fut cette association qui lui fit ouvrir les yeux.

Autour de lui, il n'y avait plus que des demi-ténèbres et l'homme encagoulé, la foreuse à main, tout cela avait disparu ; seul demeurait ce bourdonnement, ce bruit assourdi de sonnerie. « Le téléphone ! songea Bob tout à fait éveillé cette fois. Le téléphone !... »

Il tendit la main vers sa table de chevet et décrocha le combiné qu'il amena à hauteur de son visage. D'une voix encore ouatée par le sommeil, il demanda :

— Allô... En voilà des idées de réveiller les gens ainsi, en pleine nuit !...

— C'est vous, Bob ? fit une voix à l'autre bout du fil.

— Bien sûr que c'est moi, Bob, répondit Morane avec une logique à sens unique. Qui voulez-vous que ça soit ?

— Bob Morane ? insista la voix, derrière laquelle l'angoisse pointait.

Tout à fait réveillé cette fois, Bob haussa le ton pour lancer avec agressivité :

— Je suis bien Bob Morane, et je n'aime pas d'être réveillé en pleine nuit par des...

Son énigmatique correspondant l'interrompit.

— Il faut que je vous voie tout de suite, Bob !... Vous m'entendez !... Tout de suite !...

— Qui êtes-vous ?

Il y eut un silence, comme si le correspondant réalisait brusquement qu'il ne s'était pas présenté et que Morane ne pouvait l'avoir reconnu au seul son de sa voix.

— C'est moi, Ray, dit-il enfin. Ray Lavins... Vous vous souvenez ?...

Bob Morane se souvenait. Ray Lavins était un agent du C.I.C., l'office de contre-espionnage américain, et il avait à plusieurs reprises, au cours de sa vie aventureuse, eu l'occasion de collaborer avec lui. Si Lavins l'appelait à pareille heure, avec cette voix de petit chaperon rouge, qui vient d'apercevoir le loup, c'est que quelque chose ne tournait pas rond.

— Que se passe-t-il, Ray ? interrogea Morane.

— Je ne puis pas vous expliquer au téléphone... Pas le temps... Je suis menacé... Venez vite... Je me trouve à la villa *Seashore*. C'est au bord de la mer, à trois milles en sortant de la ville par le sud... Je vous attends...

— J'arrive tout de suite, assura Morane. Surtout, restez où vous êtes...

La communication fut coupée. Bob raccrocha à son tour et, ayant allumé la lampe de chevet, il appela la centrale de l'hôtel.

— Passez-moi la chambre 22, dit-il simplement à la standardiste.

Quelques secondes plus tard, une voix bourrue demandait :

— Alors, qu'est-ce que c'est ?... Il y a le feu ?... Dans le cas contraire, allez vous...

— Réveille-toi, Bill, coupa Morane. Habille-toi en vitesse et vient me retrouver dans ma chambre...

— C'est vous commandant !... Qu'est-ce qui se passe ?

— Je viens de recevoir un coup de fil de Ray Lavins, expliqua Morane. Il n'a pas pu m'expliquer ce qui se passait, mais je crois qu'il y a du grabuge...

— Ray Lavins ?... Qui c'est ce type-là ?

— Trop long à t'expliquer au téléphone... Rejoins-moi dans ma chambre aussi vite que possible...

— O.K. commandant... On y va, on y va...

Bill Ballantine était l'inséparable compagnon d'aventures de Bob Morane, un colosse écossais aussi fort que deux buffles, roux comme un coucher de soleil et courageux comme un tigre en fureur. Trois minutes plus tard exactement, il pénétrait dans la chambre de Morane qui déjà avait, lui aussi, passé ses vêtements.

— Qu'est-ce qui se passe exactement commandant, demanda l'Écossais.

Bob haussa les épaules et alla à une valise, dont il tira un Luger qu'il glissa dans la ceinture de son pantalon, sous sa veste.

— Qu'est-ce que ça signifie cette artillerie ? interrogea Ballantine. Va y avoir du vilain ?

— Si Ray Lavins téléphone ainsi en pleine nuit, répondit Morane, ce n'est certainement pas pour nous apprendre le dernier pas de danse à la mode...

— Pour commencer, fit Bill, qui c'est ce Ray Lavins ?

— Peut-être ne te souviens-tu pas de lui. Bill. Il travaillait jadis avec Gains... Un agent du C.I.C...

Une expression de contrariété bourrue se peignit sur le large visage rougeaud de l'Écossais, qui grommela :

— Le C.I.C... Allons, si je comprends bien, voilà les ennuis qui recommencent...

— Ennuis ou non, jeta Morane, on ne peut pas laisser tomber Lavins... Il a l'air d'être dans le pétrin jusqu'au cou... Va chercher une arme et on file...

Cela faisait une huitaine de jours à présent que Bob Morane et Bill Ballantine, venant d'Australie, étaient arrivés à Honolulu où ils étaient descendus à l'hôtel *Halekulani* pour y passer quelques jours de repos, et rien ne laissait présager le moindre

trouble à leur quiétude quand, cette nuit-là, Morane avait reçu cet énigmatique coup de téléphone.

À présent, la Ford de louage roulait le long de l'océan, en direction du sud. Bob pilotait et bientôt ils quittèrent la ville.

À droite, derrière les opulentes villas bordant la route et la frange photogénique des cocotiers, la mer brillait telle une gigantesque marcassite soigneusement polie. À gauche, c'était la campagne tachée tout d'abord de blanc par les maisons disséminées ; puis, plus loin, marquée par l'assemblage ordonné des plantations d'ananas ; et, plus loin encore, brisée par l'étagement des montagnes qui, se chevauchant, semblaient monter à la conquête de la nuit.

Morane appuya sur l'accélérateur et la Ford bondit sur la route soigneusement macadamisée.

— Ce que je me demande, dit Ballantine, c'est comment Lavins connaissait notre présence à Honolulu...

— Tu sais Bill, dit Morane, les gens du C.I.C. sont bien renseignés. Jusqu'ici, il n'a pas donné signe de vie, peut-être pour ne pas nous déranger. Mais, à présent qu'il est dans les ennuis, c'est tout à fait normal qu'il fasse appel à nous. Il connaît notre efficacité dans ce genre d'histoire...

Au bout d'un moment, Bob leva le pied de l'accélérateur, modérant ainsi considérablement l'allure du véhicule.

— Lavins a dit que la villa *Seashore* se trouvait à environ trois milles d'Honolulu. Nous ne devons plus en être bien loin à présent...

À droite, les villas défilaient lentement, à deux cents mètres environ l'une de l'autre. Soudain, la lumière des phares éclaira une plaque accrochée à un poteau devant l'une d'elles, et les deux amis purent lire : *Seashore*.

— Voilà celle que nous cherchons ! s'exclama Ballantine. Déjà l'auto avait dépassé l'habitation.

— Nous allons nous garer un peu plus loin, mine de rien, expliqua Morane, pour revenir ensuite à pied... Plus nous passerons inaperçus, mieux cela vaudra...

Ils garèrent la voiture à l'abri d'un bouquet d'ibiscus et revinrent sur leurs pas. Précautionneusement, ils s'engagèrent

dans l'allée menant à la villa, mais la porte de celle-ci était close, fermée de l'intérieur.

— Contournons la villa, souffla Morane. Il doit y avoir une autre entrée du côté de la plage...

Comme toutes les maisons de l'endroit, la villa *Seashore* était bâtie au bord de la mer, et il suffit aux deux amis de la contourner pour accéder à une large baie vitrée ouverte sur le large. Au-delà de cette haie, l'œil pouvait plonger dans un vaste salon baigné de pénombre. Sur la pointe des pieds, Morane y pénétra, suivi de Bill.

Tout de suite, ils aperçurent le corps étendu sur le sol. L'homme, gisait sur le dos et un reflet de lune accrochait son visage. Aussitôt, Bob reconnut Ray Lavins.

— Croyez-vous qu'il soit... ? avait interrogé Ballantine. Bob Morane eut un geste vague.

— Je n'en sais rien, Bill. Je vais jeter un coup d'œil, pendant que tu surveilleras la plage...

Tandis que le géant s'accroupissait contre la muraille la main sur la crosse de son revolver, Morane pénétra dans la pièce, l'arme à la main lui aussi. Il en fit rapidement le tour, scrutant l'ombre derrière les meubles, mais sans découvrir personne. Alors, il revint vers le corps étendu et, s'accroupissant à ses côtés, il en toucha la joue du bout des doigts. La chair était tiède et souple. Ray Lavins était vivant ou, alors, la mort remontait à fort peu de temps.

À ce moment, Lavins bougea et ouvrit les yeux, des yeux aux regards troubles, déjà voilés par l'approche du trépas. Cependant, il reconnut Morane et ses lèvres esquissèrent un sourire, un sourire qui était bien davantage une grimace de douleur. Lavins porta la main au côté gauche de sa poitrine, là où une large tache de sang poissait la chemise de nylon clair.

— Bob... murmura le blessé. Je savais que vous viendriez... Je dois vous dire...

La voix faiblit, faillit s'éteindre. Les yeux se fermèrent.

— Que cherchez-vous à me dire Ray ? insista Morane... Les yeux se rouvrirent, mais le voile devant eux s'était fait plus épais. Tout doucement, ils prenaient la fixité de la matière inerte.

— Je voulais vous dire... reprit le blessé dans un souffle. Je voulais...

Il fit un dernier effort et, entre ses dents serrées, ces seuls mots tombèrent encore :

— Ming... San Francisco... Kowa... Trouver Lucy Lu... Isabelle Show...

La voix mourut, les yeux se fermèrent définitivement et la tête roula sur le côté.

Lentement, Morane se redressa et alla rejoindre Bill.

— Il est mort, dit-il... Pourtant il a eu le temps de parler... Oh ! bien peu...

Ballantine avait levé les yeux vers le visage de son ami et il y surprit une expression grave, tendue, qui ne s'y lisait qu'aux moments de grande inquiétude.

— Que se passe-t-il, commandant ? interrogea le colosse. C'est si grave que cela ?

Le Français eut un signe de tête affirmatif.

— Oui, Bill... Lavins m'a dit peu de chose, mais assez cependant pour que je sache *qu'il* est revenu.

Ballantine eut un léger sursaut et ses mâchoires se contractèrent.

— *Il*, fit-il, *lui*... Vous voulez parler de... ?

— Oui, Bill, dit Morane d'une voix sourde. C'est de *lui* qu'il s'agit... Ming...

Monsieur Ming, connu également sous le sobriquet d'Ombre Jaune, était un Mongol à la fois génial et démoniaque, maître d'une puissante société secrète, le Shin Than, dont les buts étaient de s'assurer par tous les moyens possibles la maîtrise du monde. À de nombreuses reprises déjà, Bob Morane et Bill Ballantine avaient combattu avec des fortunes diverses le redoutable personnage et, souvent, ils étaient parvenus à contrecarrer ses plans ; mais, comme Antée, Monsieur Ming ne touchait la terre des épaules que pour en gagner plus de puissance et, tôt ou tard, il reparaissait, ayant imaginé quelque nouveau projet criminel. S'il fallait en croire les dernières paroles de Ray Lavins, il en était encore une fois ainsi.

Rapidement, Morane avait rapporté à Ballantine ces dernières paroles. Quand il eut terminé, le géant fit la grimace.

— Ainsi, dit-il, Ming est revenu.

— Cela m'en a tout l'air, constata Morane d'une voix sombre.

— À votre avis, commandant, que peut-il encore manigancer ?

— Je n'en sais rien... Tout ce dont on peut être certain, c'est que Lavins avait découvert quelque chose et que Ming l'a appris. Voilà pourquoi il est mort...

Il y eut un long silence entre les deux amis, un silence que Bill rompit.

— À votre avis, qui peut bien être cette Lucy Lu qu'il nous faut trouver ?

Bob eut un haussement d'épaules.

— Jamais entendu parler d'elle. Une Chinoise sans doute, à en juger par son nom. Il est probable qu'elle sait elle aussi quelque chose, puisque Lavins nous a lancés sur sa piste. Il y a aussi cette Isabelle Show...

— Et Kowa, qu'est-ce que c'est ?... Un homme ?... Un pays ?...

— Peut-être un homme, dit Morane, et qui doit habiter San Francisco puisque, quand Lavins a parlé de cette ville, il l'a fait aussitôt suivre par ce nom de Kowa...

Bill Ballantine laissa échapper un grognement dubitatif.

— Bref, constata-t-il, si nous voulons éclairer notre lanterne, il nous faut à tout prix découvrir cette Isabelle Show. Mais voilà, nous ne savons pas où elle se trouve... À San Francisco peut-être...

— Ou ailleurs, fit Bob avec un geste vague. Et, presque aussitôt, il continua :

— Mais, de toute façon, cela ne nous sert à rien de demeurer inactifs... Visitons cette maison. Peut-être y découvrirons-nous un indice quelconque...

Pourtant, ils eurent beau explorer la villa dans ses moindres recoins, ils ne devaient pas y trouver cet indice dont parlait Morane, et ils se retrouvèrent bientôt devant la plage, aussi peu renseignés qu'auparavant. Il y eut entre eux un bref flottement.

— Qu'est-ce qu'on décide ? interrogea Ballantine. On avertit la police ?...

Bob eut un signe de tête affirmatif.

— Je crois, en effet, que c'est ce que nous avons de mieux à faire...

Il traversa le salon et se dirigea vers le poste téléphonique qu'il avait repéré précédemment. Pourtant, quand il décrocha, aucune tonalité ne lui parvint.

— La ligne est coupée, dit-il en revenant vers Bill... Nous devrions savoir par expérience que Monsieur Ming n'est pas homme à négliger une aussi élémentaire précaution...

Mais le géant ne semblait pas écouter. D'un air attentif, il considérait la plage qui s'étalait, toute blanche, sous la lumière crue de la lune. Finalement, l'Écossais pointa la main vers un endroit précis, pour dire :

— Regardez cette double trace de pas, commandant. Elle traverse la plage. Une des pistes vient vers la villa, l'autre s'en éloigne et retourne à la mer. Comme nous n'avons pas traversé la plage, il ne peut s'agir de nos traces. En outre, ce sont des empreintes de pieds nus...

— L'assassin, à ton avis ? interrogea Bob.

— Pourquoi pas ?... Il est venu de la mer et est reparti par la mer. Cela aussi est tout à fait dans le style de l'Ombre Jaune...

— Il peut s'agir également de traces laissées par Ray Lavins, rétorqua Morane. Pourquoi, dans la soirée, avant d'être assassiné, n'aurait-il pas été prendre un bain, comme tout le monde ?

— C'est possible, commandant, c'est possible, mais ce n'est pas sûr. Si nous allions jeter un coup d'œil jusqu'à la mer ?

Longeant la double trace de pas, ils traversèrent la plage. Tout d'abord, dans le sable sec, les empreintes ne se révélaient pas bien nettes mais, plus loin, dans le sable humide, ils purent les étudier à leur aise.

— Tu as raison, Bill, constata Morane, il ne peut s'agir de traces laissées par Lavins. Regarde cette voûte plantaire large, affaissée. Ce gros orteil écarté des autres doigts. Ce n'est pas là le pied d'un homme habitué à porter des chaussures...

— Un indigène ? interrogea Bill.

— De toute façon quelqu'un qui, habituellement, marche pieds nus... Un dacoït par exemple...

Au nom des redoutables tueurs indiens dont l'Ombre Jaune avait fait ses complices coutumiers, Bill Ballantine ne put réprimer un léger frisson.

— Un dacoït ! murmura-t-il en écho aux paroles de son compagnon. Je vous avais bien dit, quand vous avez reçu ce coup de téléphone, que nos ennuis recommençaient... J'ai l'impression qu'il va falloir à nouveau se bagarrer, et ferme...

Tout en parlant, ils avaient continué à marcher vers la mer, qu'ils atteignirent.

— Aucun doute, constata Morane, le tueur, si c'est de lui qu'il s'agit, est bien sorti de l'eau pour y rentrer ensuite, son forfait accompli...

— Les dacoïts sont non seulement d'excellents coureurs mais ils nagent aussi comme des poissons, ne l'oubliez pas, commandant, rappela Ballantine.

Les mâchoires crispées, le visage tendu, Morane inspectait avec attention, presque avec angoisse, la surface calme et scintillante de la mer. Tout à coup, il sursauta et montra un point sur la gauche.

— Là-bas, Bill, regarde !...

Trois ou quatre petites formes sombres, arrondies, venaient d'apparaître au ras des flots. Elles progressaient lentement vers la plage et il ne fallut pas longtemps aux deux amis pour constater qu'il s'agissait de têtes humaines. Derrière, d'autres émergeaient ; ensuite ce furent des épaules, puis des torses ruisselant d'eau.

Une exclamation avait échappé à Ballantine.

— Mais ces gens-là ne viennent pas en nageant !... Ils marchent !... On dirait qu'ils sont arrivés en marchant au fond de la mer...

Bob hocha la tête de bas en haut.

— Oui, Bill, approuva-t-il d'une voix sourde, on dirait vraiment qu'ils sont venus en marchant au fond de la mer...

La lumière pâle et vive de la lune permettait de détailler les nouveaux venus, qui se trouvaient à une trentaine de mètres à peine des deux amis. Il s'agissait d'Asiatiques et leurs crânes rasés luisaient comme des galets polis par les flots. Mais ce qui frappait surtout chez eux, c'était l'étrange immobilité de leurs

visages. Des visages figés, comme taillés dans une pierre jaunâtre, sans vie...

— Là ! cria brusquement Ballantine.

Sur la droite, un nouveau groupe d'hommes, au nombre d'une douzaine également, venait d'émerger des flots.

Alors, Bob comprit que, cette fois, c'était à son ami et à lui qu'on en voulait. L'adversaire était trop nombreux pour qu'ils pussent espérer se défendre victorieusement, et leur unique espoir de salut était dans la fuite.

— Vite ! la voiture jeta Morane... C'est notre seule chance...

## 2

Bob Morane et Bill Ballantine couraient à présent de toute la vitesse dont ils étaient capables. Parfois, ils se retournaient pour juger de l'approche de l'ennemi qui s'était lancé à leur poursuite. Il ne semblait pas cependant que, bien que la course des deux fuyards fût freinée par le sable, les hommes sortis de la mer gagnassent du terrain sur eux. À vrai dire même, leur progression avait quelque chose d'insolite, un peu saccadée, lourde. On eût dit des somnambules ou des automates qui essayaient de battre un record de vitesse.

— Pas très rapides, les particuliers, constata Bill tout en continuant à galoper de toute la vitesse dont il était capable.

— Pas très rapides peut-être, fit Bob, mais ils m'ont l'air cependant bien sûrs de leur coup... C'est ce qui m'inquiète. Continue à courir. Je vais essayer de les retarder un peu...

S'immobilisant, Morane tira son Luger, s'accroupit et, le coude droit sur un genou, le poing tenant le revolver appuyé dans la main gauche ouverte en coupe, il visa soigneusement l'un des poursuivants et fit feu. La course de l'homme lut interrompue, comme si réellement il avait été touché. Pourtant, il ne tomba pas et, après une seconde à peine, il se remit à courir comme si de rien n'était.

« Ça alors ! songea Morane. je suis sûr cependant de l'avoir atteint... »

Il visa un autre des poursuivants, et le même phénomène se reproduisit. Ainsi, trois fois de suite.

« Décidément, ils sont invulnérables... à moins que je ne sois devenu le plus mauvais tireur que la terre ait porté, ce qui m'étonnerait... »

Les hommes sortis de la mer se rapprochaient dangereusement et Bob comprit qu'il était inutile d'insister. Il fit volte-face et reprit sa course sur les talons de Ballantine, qui déjà avait atteint la route. Bob le rejoignit et, ensemble, ils

gagnèrent la voiture. Là cependant, une mauvaise surprise les attendait. Les quatre pneus de la Ford avaient été lacérés à coups de couteau.

— Décidément, fit Ballantine, on ne veut nous laisser aucune chance...

D'où ils se trouvaient, les deux amis embrassaient toute la plage et ils purent se rendre compte que leurs poursuivants n'étaient plus peut-être qu'à une centaine de mètres. Dans leurs mains, de longs couteaux brillaient.

— Tant pis pour les pneus, lança Morane. Il nous faut filer coûte que coûte. Nous allons rouler sur les jantes. Ça tiendra ce que ça tiendra mais, de toute façon, nous aurons mis un bout de terrain entre ces épouvantails et nous...

Déjà, ils avaient grimpé à bord. Bob glissa la clef dans le contact et tourna. Rien ne se passa... Il essaya à nouveau ; toujours rien. Le démarreur ne semblait pas répondre...

— Tu viens de dire qu'on ne voulait réellement nous laisser aucune chance, Bill, fit Morane. Non seulement, ils ont lacéré les pneumatiques mais, en plus, ils ont saboté le moulin... J'ai bien peur qu'il ne nous faille courir à nouveau...

Les poursuivants allaient atteindre la route, en deux groupes.

— Galopons, aussi vite que nous pouvons et en tirillant, en direction de la ville, lança Morane. Les coups de feu attireront bien l'attention des gens du voisinage. Peut-être quelqu'un avertira-t-il la police...

Ils avaient jailli de la voiture pour passer à quelques mètres à peine d'un premier groupe de poursuivants, sur lesquels ils tirèrent quelques balles. Deux hommes parurent atteints car, sous l'impact des projectiles, ils s'écroulèrent pour se relever aussitôt.

— Ça par exemple ! grommela Bill. Ces gars-là sont donc réellement invulnérables ?

Une peur qu'il ne parvenait à contrôler envahit Morane.

— Fonçons !... jeta-t-il. Fonçons !...

Ils savaient à présent ne pas avoir affaire à des dacoïts, mais ces ennemis, qui ne semblaient n'avoir d'humain que la forme, n'en devenaient que plus redoutables. À peine les fuyards

avaient-ils couvert cent nouveaux mètres qu'un second groupe de poursuivants jaillit devant eux sur la route, leur coupant le chemin. Les deux amis s'immobilisèrent, indécis.

— Nous sommes pris au piège, constata Bill.

— Aucun doute là-dessus, approuva Morane. Nous sommes faits comme des débutants... Et, en plus, mon arme est vide...

Il eut un haussement d'épaules et continua :

— Après tout, pour ce qu'elle m'a servi jusqu'ici...

Devant eux, derrière, les hommes sortis de la mer se rapprochaient à pas comptés, sûrs, semblait-il, de leurs victimes, et les couteaux qui brillaient à leurs poings étaient assez menaçants pour leur donner cette assurance.

— Qu'est-ce qu'on fait ? interrogea Bill. On continue à foncer ?

Du menton, Morane désigna la campagne, sur leur droite.

— Filons par-là, nous réussirons peut-être à les semer... Ils n'eurent cependant pas le loisir de mettre ce conseil à exécution car, tout à coup, derrière eux, un bruit prolongé de klaxon déchira le silence. Phares allumés, une voiture fonçait vers eux à une telle allure que le premier groupe des poursuivants dut s'écarter sur son passage. Le véhicule s'immobilisa à la hauteur de Bob et de Bill. C'était une longue torpédo blanche à la capote baissée. Une jeune femme blonde tenait le volant, et les deux amis purent se rendre compte aussitôt de sa beauté. Elle leur sourit et jeta rapidement :

— Montez !...

Ils ne se le firent pas répéter. Sans même prendre le temps d'ouvrir les portières, ils grimpèrent à bord. Aussitôt, la jeune fille démarra, poussant son moteur à fond, et il fallut quelques secondes à peine au véhicule pour atteindre le second groupe adverse dont les membres, éblouis par les phares, terrorisés eût-on cru par les glapissements du klaxon, se rejetèrent de côté pour éviter d'être écrasés... Déjà, la voiture filait sur la route libre, en direction d'Honolulu.

La conductrice inconnue tourna vers Morane un beau visage lisse, éclairé par deux grands yeux dont on ne distinguait pas la couleur mais qui devaient être bleus. Elle sourit à nouveau et dit doucement :

— Et voilà le travail !... Il y a quelques secondes à peine vous étiez promis pour l’Au-delà et, avant une demi-heure d’ici, nous serons assis tous trois devant des cocktails choisis...

Elle détourna la tête et, regardant la route, elle continua :

— Cela me flatte d’avoir pu tirer du pétrin le célèbre commandant Morane et le non moins célèbre Bill Ballantine...

— On peut dire que vous êtes arrivée juste à point, fit Ballantine. Si c’est le hasard...

— Comment connaissez-vous nos noms ? interrogea Bob de son côté.

Elle se tourna à nouveau vers lui et cligna de l’œil.

— Qui ne vous connaît pas, dit-elle doucement. Mais j’oublie de me présenter. Je m’appelle Isabelle... Isabelle Show.

En entendant ce nom d’Isabelle Show tombé des lèvres délicatement ourlées de leur gracieuse libératrice, Bob Morane et Bill Ballantine ne purent s’empêcher de sursauter. Ils échangèrent un long regard entendu. Ainsi cette mystérieuse Isabelle Show que Ray Lavins avait nommée avant de mourir, en même temps que la non moins mystérieuse Lucy Lu, se manifestait elle-même. Il était donc probable qu’elle ne s’était pas trouvée là par hasard.

— Vous avez l’air de connaître mon nom, poursuivit la jeune fille... Ray Lavins ?

Morane eut un signe affirmatif pour répondre :

— Oui, Ray Lavins... Votre nom est le dernier qu’il ait prononcé...

Ce fut au tour d’Isabelle Show de sursauter.

— Le dernier nom ? balbutia-t-elle. Ray serait-il...

— Oui, fit Bob, mort... Il nous avait contactés à notre hôtel, par téléphone, en nous demandant de venir le rejoindre de toute urgence. Quand nous sommes arrivés à la villa, il agonisait... C’est tout juste s’il a eu le temps de prononcer quelques paroles, dont votre nom... Nous devions essayer de vous contacter...

Isabelle hocha doucement la tête.

— Pauvre Ray, murmura-t-elle. Il méritait pourtant un sort plus enviable...

Elle secoua ses épaules graciles, se tut un instant puis reprit :

— Après tout quand on fait notre métier, il faut s'attendre à tout moment à ce qu'il nous arrive quelque chose de semblable...

— Vous appartenez au C.I.C. ? demanda Morane. Elle eut un signe affirmatif.

— Oui, expliqua-t-elle, au C.I.C. Je suis membre du bureau de San Francisco mais Ray, qui avait découvert quelque chose ici, avait demandé qu'on lui envoyât quelqu'un. Je fus déléguée sur place...

— Lavins a-t-il eu le temps de vous révéler ce qu'il avait découvert ? demanda Bob.

Elle eut un signe de tête affirmatif.

— Oui, il a eu le temps de me parler, de me dire ce qu'il savait, le peu qu'il savait, mais ce serait trop long à expliquer ici. Allons chez moi, nous serons plus à l'aise pour parler...

Isabelle Show habitait un vaste motel dont les pavillons s'alignaient en bordure de mer, séparés l'un de l'autre par une centaine de mètres environ. Une fois la voiture remise au parking, Isabelle, Bob Morane et Bill Ballantine se retrouvèrent dans le pavillon de la jeune fille composé d'un grand living confortablement meublé, d'une salle de bains et d'une petite cuisine. Une grande baie vitrée donnait vue sur la plage.

Quand ils furent tous trois installés dans le living, devant des cocktails, Isabelle commença par s'enquérir :

— Savez-vous qui a tué Ray ?

Dans sa voix, sourde, il y avait un accent de vengeance.

— Nous n'en savons rien, dit Bob. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que les hommes qui ont tué Ray et qui nous ont assaillis ensuite sortaient de la mer comme des poissons...

— Oui, renchérit Bill, avec cette différence que, contrairement à des poissons, ils ne semblaient pas devoir nager, mais marcher réellement au fond de l'océan...

— D'ailleurs, fit encore Bob, nous comptons sur vous pour nous renseigner...

La jeune fille eut un geste vague.

— Évidemment, déclara-t-elle, j'en sais sans doute plus que vous, mais pas beaucoup...

— Pourtant, fit remarquer Bob, avant de mourir Lavins a prononcé votre nom et celui d'une certaine Lucy Lu. Nous pensions que vous pourriez nous fournir quelque lumière sur cette affaire...

Cette fois, Isabelle Show marqua une certaine impatience suivie d'une hésitation.

— Je ne sais si je puis vous parler de tout ça, dit-elle finalement. Il s'agit un peu d'un secret d'État... Pourtant je sais que vous avez collaboré à de nombreuses reprises avec le C.I.A. et le C.I.C. et que c'est Ray Lavins lui-même qui vous a appelés pour vous donner mon nom...

— D'autant plus, compléta Bill Ballantine, que lorsqu'il a appelé le commandant au téléphone, Lavins lui a affirmé que Monsieur Ming était sous tout cela. Or, ce Monsieur Ming est notre vieil adversaire et, partout où il se manifeste, nous ne pouvons qu'intervenir...

Les dernières paroles échangées semblaient avoir balayé toute hésitation chez Isabelle Show.

— Personnellement, dit-elle, je n'ai jamais entendu parler de ce Monsieur Ming et vous êtes mieux renseignés que moi à son sujet... Pour le reste, je vous le répète, je sais peu de chose. Ray Lavins était délégué du C.I.C. ici à Honolulu, et il dut tomber sur une piste intéressante car notre bureau central de Washington reçut, il y a une quinzaine de jours, un appel venant de lui. Il demandait qu'on lui envoyât aussitôt un agent de liaison. Moi-même j'appartiens au bureau de San Francisco et, je vous l'ai dit déjà, je fus déléguée à Hawaï où je ne parvins pas immédiatement à contacter Lavins. Lui-même me donna ce matin même un coup de téléphone, par lequel il me révélait que des événements graves concernant la sécurité des États-Unis se préparaient à San Francisco et qu'il fallait intervenir aussitôt si l'on voulait conjurer la menace. Selon lui, Kowa, la ville souterraine s'étendant sous Chinatown, était truffée d'espions et c'était de là que devait partir l'attaque. Il tenait ces renseignements d'une certaine Lucy Lu. Lavins ne m'en dit pas davantage et me donna rendez-vous cette nuit dans la villa qu'il occupait au sud de la ville. C'est en me rendant à ce rendez-vous

que je vous rencontrai et pus miraculeusement vous tirer des griffes de vos poursuivants...

Il y eut un long silence, pendant lequel une grimace tordit les lèvres de Bob Morane.

— Monsieur Ming, dit-il, Chinatown, tout cela va bien ensemble. Toutefois, miss, j'aimerais obtenir quelques renseignements sur cette cité de Kowa dont Lavins nous a parlé avant de mourir et que vous venez vous-même de citer...

La jeune fille hocha la tête.

— Je n'en sais pas grand-chose, dit-elle. Kowa était jadis un ensemble de galeries que les Chinois de San Francisco avaient creusées sous Chinatown afin de pouvoir y échapper à tout contrôle des autorités américaines. C'était une véritable ville souterraine avec ses rues, ses entrées dérobées. Là, les sociétés secrètes se réunissaient. Les morts étaient entreposés dans des cryptes en attendant de pouvoir rejoindre la terre des ancêtres. On y jouait et l'opium emplissait les galeries de sa fumée âcre. Le maître occulte de Kowa y faisait régner sa loi. Des gens coupables d'on ne sait quels forfaits, ou tout simplement d'avoir enfreint certains tabous de la communauté chinoise, y étaient enchaînés ou jetés dans des oubliettes pour y mourir d'une mort lente. D'autres étaient exécutés et jamais on ne retrouvait leurs corps. Pendant longtemps, la police de San Francisco tenta de pénétrer dans cet *underworld* au sens propre du mot, mais toujours Kowa garda son secret. Jusqu'au jour où le tremblement de terre en 1906, suivi d'un grand incendie qui détruisit la ville, éboula en partie ses galeries, combla ses entrées secrètes. Là s'arrête l'histoire connue de Kowa, la cité interdite des anciens fils du Ciel...

— Une cité souterraine et chinoise, fit Ballantine, tout cela va de mieux ou mieux avec Monsieur Ming...

— Oui, approuva Morane, et il est assez aisé de tirer quelques déductions de ce que nous savons. Selon toute évidence, l'Ombre Jaune veut lancer une grande attaque contre le continent américain, sans doute en partant de San Francisco. Pour cela, il a établi dans ce qui reste des galeries de la cité souterraine un repaire où il a installé les laboratoires de sa science démoniaque, caserne les créatures inhumaines dont il se

sert... Reste à savoir quels moyens il emploiera pour lancer son offensive...

— Nous pouvons lui faire confiance, dit Bill Ballantine. Son imagination n'est jamais prise en défaut. La preuve, ces hommes qui tout à l'heure sortaient de la mer et paraissaient invulnérables quand nous leur avons tiré dessus...

— Sans doute des Cyborgs, tenta d'expliquer Morane. Des hommes qui, l'organisme cybernétisé, perfectionné artificiellement, sont devenus en quelque sorte des surhommes capables de vivre sous l'eau grâce à des branchies artificielles, rendus invulnérables par un fin réseau de fils métalliques extrêmement résistants greffés sous leur peau... Monsieur Ming est capable d'avoir poussé jusque dans ses derniers perfectionnements cette science de la cybernétisation de l'être humain, que nos savants n'ont encore pu qu'imaginer, en fonction des futures explorations interplanétaires qui nécessiteraient de trop grands efforts de la part d'un organisme normal...

— J'ai l'impression que vous connaissez bien notre adversaire, constata Isabelle, et que vous savez de quoi il est capable... Mais quels sont exactement ses buts, nous l'ignorons. Sans doute Ray Lavins en savait-il davantage. Hélas ! il est mort trop tôt pour nous renseigner et il devait craindre trop ses ennemis pour avoir osé livrer au papier ses découvertes...

Longuement, Bob Morane demeura songeur, à se passer et repasser la main droite ouverte dans ses cheveux noirs et drus.

— En effet, dit-il, il nous faut reconnaître que nous savons peu de chose... Tout ce qui nous restera sans doute à faire, faute de retrouver cette Miss Lucy Lu, c'est de gagner San Francisco et de trouver le moyen de pénétrer dans Kowa. Pourtant, ne nous faisons pas d'illusion. Si cette cité souterraine sert bien de repaire à Monsieur Ming, toutes ses entrées seront bien gardées et, si nous parvenons à nous y introduire, elle se refermera sur nous comme un piège et...

Un bruit venu du dehors coupa la parole au Français. C'était un cri déchirant, mi-humain, mi-bestial ; un cri qui avait le don de glacer le sang dans les veines ; un cri que Bob Morane et Bill

Ballantine ne connaissaient que trop bien. Ils échangèrent un long regard.

— L'appel des dacoïts<sup>1</sup> murmura Bill Ballantine d'une voix blanche.

---

<sup>1</sup> Secte de tueurs hindous, dont Monsieur Ming a fait ses exécuteurs favoris. Voir les précédentes aventures de Bob Morane contre l'Ombre Jaune.

### 3

Durant de longues secondes, les deux hommes et la jeune fille étaient demeurés immobiles et silencieux, le cœur battant, la respiration courte, tous les sens aux aguets, dans l'attente d'un nouveau cri. Celui-ci vint, plus déchirant encore, plus proche que le précédent. Il déclencha une soudaine activité chez Morane qui, bondissant, alla éteindre la lumière et plongea la pièce dans les ténèbres.

— Aucun doute, fit le Français, les dacoïts en ont à vous, Miss Show, et comme nous sommes à vos côtés, ils vont faire d'une pierre trois coups, si toutefois ils réussissent à nous atteindre. Assurons-nous que toutes les issues du bungalow sont bien fermées, et préparons-nous à nous défendre...

Quelques secondes plus tard, tous trois étaient embusqués derrière le soubassement d'une fenêtre ouverte par laquelle ils avaient vue sur la plage. Celle-ci, toute blanche, s'étendait presque irréelle sous la clarté de la lune qui, là-bas, accusait crûment la ligne blanche et écumeuse des vaguelettes qui s'en venaient mourir paisiblement sur le sable. Cette plage était déserte mais le demeurerait-elle encore longtemps ?

Un nouveau cri vrilla le silence, venant de la gauche, puis il y en eut un quatrième, venant de droite celui-là. Bientôt de nouveaux appels fusèrent, toujours plus proches.

— Aucun doute, murmura Ballantine, les dacoïts sont tout près à présent. Sans doute n'allons-nous pas tarder à les voir paraître...

Un vieux proverbe du Moyen Âge affirme que jamais il ne faut prononcer le nom de Satan, sinon il se manifeste. Il en fut de même en ce moment avec les dacoïts car, soudain, la plage jusqu'alors déserte se peupla de plusieurs formes humaines, sans que l'on pût dire comment elles étaient venues là. Les nouveaux venus se trouvaient à cent mètres à peine du bungalow et la lune éclairait assez pour qu'on pût les détailler

avec précision. Ils étaient vêtus comme n'importe qui, assez mal d'ailleurs et, dans leurs faces brunes, leurs yeux brillaient comme des éclats de porcelaine bleutée. Quand leurs lèvres se retroussaient, on voyait luire l'éclat laiteux des dents qui faisaient penser à celles de fauves. Tels quels, ils pouvaient cependant faire songer à de vulgaires indigènes hawaïens venus là pour draguer quelques coquillages. Pourtant, Morane et Bill savaient qu'il n'en était rien, qu'il s'agissait là des terribles auxiliaires indiens de l'Ombre Jaune. À leurs poings brillaient d'ailleurs les lames de longs poignards, dont ils se servaient avec une maîtrise consommée...

— Il va falloir se défendre, dit Morane. Préparons nos armes...

Dans la pénombre, on entendit le triple claquement des automatiques qu'on armait.

— Si nous téléphonions à la police ? fit Ballantine.

— Je me demande comment nous n'y avons pas songé plus tôt, approuva Isabelle.

Morane sourit narquoisement, en disant :

— On peut toujours essayer, mais je doute que cela nous serve à quelque chose. Les envoyés de Monsieur Ming ont l'habitude de prendre toutes leurs précautions...

Isabelle se dirigea vers le téléphone, décrocha, actionna à plusieurs reprises la fourche de contact, puis déclara d'une voix où pointait la déception :

— Rien à faire... Je ne parviens pas à obtenir la tonalité... Le rire de Bob Morane grinça doucement.

— Qu'est-ce que je vous avais dit ? Que ça ne servirait à rien. La ligne a été coupée, tout simplement. Il a suffi qu'un dacoït, avant que nous entendions le premier cri, vienne se promener sur le toit de cette bicoque et sectionne le fil... Nous en sommes désormais livrés à nos propres moyens...

Là-bas, sur la plage, les assaillants demeuraient immobiles, comme s'ils avaient tout le temps devant eux, qu'ils étaient assurés que leurs proies ne leur échapperaient pas.

— Qu'est-ce qu'on fait, commandant ? interrogea Bill. On leur tire dessus ?... Ils ne sont qu'une demi-douzaine et nous en viendrons facilement à bout...

— Ce n'est pas si sûr, Bill, répondit Morane. Ils sont trop loin pour que nous puissions les atteindre avec précision et, au premier coup de feu, ils disparaîtront. Mieux vaut qu'ils demeurent visibles et attendre qu'ils se rapprochent...

— Et si nous tentions de fuir par-derrière ? risqua Isabelle Show.

— Cela ne servirait à rien, trancha Bob. Il y a certainement des dacoïts postés à l'arrière du bungalow. Sans doute sont-ils dissimulés parmi les massifs d'hibiscus. Ils nous tomberaient dessus au passage, et nous aurions alors bien peu de chances de nous défendre, car ce sont des maîtres du combat corps à corps et leurs poignards ne pardonnent pas.

À nouveau, le silence s'installa entre eux. Là-bas, sur la plage, les dacoïts demeuraient immobiles.

— Mais qu'attendent-ils donc pour approcher ? fit Isabelle.

Morane eut un sourire qui ressemblait fort à une grimace.

— C'est leur tactique à eux, expliqua-t-il. Ils sapent par l'attente les nerfs de leurs adversaires. Bref, ils jouent un peu au jeu du chat et de la souris, un chat qui aurait acculé cette souris dans un coin et se contenterait de demeurer immobile pour la terroriser...

Un ricanement sonore échappa à Bill.

— Un peu grosses les souris, dans les circonstances présentes, dit-il. Des souris qui savent se défendre, et les chats pourraient l'apprendre à leurs dépens. Ce n'est pas la première fois que nous avons affaire à ces dacoïts, et ils savent bien qu'avec nous, s'ils commettent la moindre fausse manœuvre...

— Mais, justement, commettront-ils cette fausse manœuvre ? fit Bob. Et puis, rien ne dit que les dacoïts nous savent là, ce qui m'étonnerait d'ailleurs. En outre, peut-être que ceux-ci n'ont jamais eu encore affaire à nous...

— Cela m'étonnerait s'ils ne nous connaissaient pas, fit remarquer l'Écossais. Assurément, leur maître a depuis longtemps diffusé nos signalements chez tous ses auxiliaires.

Sur la plage, de nouvelles silhouettes apparurent, se rapprochant de celles qui s'y trouvaient déjà. Elles étaient une douzaine à présent.

— L'affaire se corse, dit Morane, car il est probable qu'il y en a autant d'autres derrière nous. Je doute que ceux-là réussissent à pénétrer dans la maison. Cependant, ne minimisons pas la ruse de l'adversaire. Je me suis toujours demandé si un dacoït n'était pas capable de se glisser sous une porte, comme une couleuvre...

— En tout cas, fit Isabelle Show, pour le moment ils ne se montrent pas bien agressifs.

— Ce ne sont pas des contemplatifs, je puis vous l'assurer, ironisa Bob. Quand ils se mettront en action, nous ne devons nous-mêmes notre salut qu'à la rapidité de notre tir. Jamais vous n'avez vu un dacoït courir. D'ailleurs, c'est tout juste s'il est possible de le voir : il est tellement rapide...

Là-bas, de l'autre côté de la large bande de sable qui les séparait de la mer, il y avait du nouveau. Les dacoïts qui, pendant un moment, s'étaient rapprochés l'un de l'autre, s'écartèrent, la moitié vers la gauche, l'autre moitié vers la droite, comme s'ils voulaient faire une baie triomphale à quelque chose venu de l'océan.

Les regards des assiégés s'étaient portés vers l'étendue d'un bleu sombre de la mer, où seule l'écume posait ses tavelures argentées. Tout d'abord, rien ne se passa, puis un objet arrondi apparut au ras des flots, semblable à un gros œuf. Puis, une tête humaine sortit de l'eau, des épaules, un buste, enfin un corps tout entier.

Le nouveau venu avait pris pied sur la plage. C'était un homme de haute taille, vêtu d'un habit de clergyman haut boutonné et au col strict. Son crâne chauve, ou soigneusement rasé, accentuait encore l'expression inquiétante d'un visage aux traits mongoloïdes et au front exagérément bombé, témoignant d'une intelligence prodigieuse. À cette distance, on ne pouvait distinguer les yeux, mais Bob Morane et Bill Ballantine savaient que ces yeux avaient la couleur de l'ambre, de terribles yeux jaunes, au pouvoir hypnotique.

Cet homme, les deux amis le savaient, n'était autre que Monsieur Ming qui semblait soudain né de l'écume même de la mer, tel un dieu barbare.

L'Ombre Jaune se tenait maintenant parmi ses dacoïts, mais sans échanger la moindre parole avec eux. Il était tourné vers le bungalow et sa large face mongoloïde ne semblait exprimer le moindre sentiment, ni joie, ni haine. De longues secondes s'écoulèrent ainsi.

— Que va-t-il se passer ? interrogea Isabelle Show. Pourquoi n'agissent-ils pas ?

Dans la pénombre, Bob Morane s'agita doucement.

— Cela fait partie de la petite guerre des nerfs, fit-il. Tôt ou tard, Ming et ses hommes tenteront quelque chose, mais ils veulent nous faire lanterner un peu pour nous endormir, amenuiser nos réflexes... Le tout est de tenir...

Là-bas, les dacoïts s'étaient écartés de leur maître, pour se déployer en arc de cercle.

— Ils vont attaquer, dit Bill. Mais Morane secoua la tête.

— Pas encore... Ils ne sont qu'une dizaine, et ils savent que nous sommes trois, armés de revolvers, c'est-à-dire disposant au moins d'une vingtaine de cartouches. En plus, ils ne doivent pas ignorer que nous sommes d'excellents tireurs, capables de faire mouche à chaque coup... Non, Ming ne sacrifiera pas ainsi ses hommes. Il doit nous préparer une surprise à sa façon...

C'est alors que, réellement, quelque chose d'inattendu se passa. Lentement, l'Ombre Jaune se mit en marche vers le bungalow, avec une nonchalance insolite dans les circonstances présentes. Il s'arrêta à dix mètres environ de l'habitation, se campa franchement, jambes ouvertes, pieds enfoncés dans le sable, puis il croisa les bras, rejeta la tête en arrière et éclata d'un rire sonore. Quand ce rire se tut, le visage de Monsieur Ming avait repris toute son impassibilité cruelle. Alors, il parla.

— Vous voilà en mon pouvoir, commandant Morane, et vous aussi monsieur Ballantine. Bien entendu, Miss Show partagera votre sort...

Il se tut et une ombre de sourire passa sur ses traits.

— Décidément, reprit-il, je vous aurai donc toujours sur mon chemin, commandant Morane, et toujours votre vie sera en danger...

Bob poussa un ricanement.

— Et toujours, cria-t-il à son tour, nous vous échapperons et vous tiendrons en échec, Ming. Vous savez bien que ni vous, ni les épouvantails dont vous vous servez pour faire régner la terreur, ne nous impressionnent...

— Vous savez bien que vous ne pouvez rien contre moi, lança l'Ombre Jaune. Ma puissance est trop grande et je suis quasi immortel. Vos attaques me font tout juste l'effet que produit l'aiguillon d'une mouche dans le cuir d'un taureau...

— Pendant longtemps, rétorqua Morane, on a combattu le démon avec une simple croix, et victorieusement...

— Pourtant il n'a jamais été vaincu, fit remarquer Ming. Pour ce qui est de me faire peur avec une croix, rien à faire. Ceci vous prouvera peut-être que je ne suis pas le démon...

— Seriez-vous mieux, ou pire, Ming ? interrogea Ballantine.

L'ombre de sourire, sur la face du Mongol, se changea en une grimace cruelle découvrant des dents de fauve. Les yeux jaunes brillèrent quand il laissa tomber ces mots :

— Pire, monsieur Ballantine, pire...

— Va-t-on le laisser parler ainsi longtemps ? souffla Isabelle. Il est à notre portée. Pourquoi ne pas le mettre directement hors de combat ?... Il se dit immortel ? Nous verrons bien... Il suffira de quelques balles...

Morane tendit la main vers la jeune femme, comme pour empêcher le geste qu'elle allait commettre.

— Inutile, fit-il. Il est probable que vos balles ne lui feraient pas plus d'effet que si elles touchaient le blindage d'un tank de cinquante tonnes...

Mais l'avertissement de Morane venait trop tard. Déjà, Isabelle, visant soigneusement, avait fait feu par trois fois en direction de Monsieur Ming. Elle était habile au maniement des armes, car ces trois coups portèrent et, à chaque impact de balle, le Mongol sursauta légèrement. Assurément, il avait été touché en pleine poitrine, sans doute dans la région du cœur. Pourtant, il ne tomba pas et demeura debout toujours solidement campé sur ses jambes, les bras croisés. C'est tout juste si, au moment où les projectiles l'avaient frappé, une

légère crispation avait marqué son visage. Soudain, il éclata à nouveau de rire, puis il lança :

— Je vous avais bien dit que j'étais immortel... Sans doute est-ce Miss Show qui a tiré, car vous, commandant Morane, vous, monsieur Ballantine, vous n'ignorez pas que les balles n'ont pas d'effet sur moi...

— Jadis, grogna Bill tout bas, il y avait moyen de le tuer. Bien sûr il se reproduisait immédiatement à des kilomètres de là, grâce à son duplicateur de matière<sup>2</sup>. Maintenant il est à l'épreuve des balles, comme la peau des anciens loups-garous. Peut-être faudrait-il user de projectiles en argent, bénis dans une chapelle de Saint-Hubert...

— Ce serait inutile, Bill. Probablement avons-nous affaire à un robot à l'image de Ming. À moins qu'il ne se soit lui-même cybernétisé, jusqu'à devenir un Cyborg. N'oublions pas qu'il est sorti de la mer, comme les hommes qui nous ont attaqués tout à l'heure, chez Ray Lavins...

Soudain, l'Ombre Jaune fit un grand geste en direction des dacoïts, et ceux-ci, d'un seul élan, se précipitèrent vers le bungalow.

— C'est le moment de viser juste, souffla Morane. Si seulement la moitié d'entre eux parvenait jusqu'ici...

Les trois assiégés se mirent à tirer vers les dacoïts, dont plusieurs s'écroulèrent, frappés à mort.

— Eux, au moins, ne sont pas des Cyborgs, ricana Ballantine. Sans être sadique, cela fait plaisir de voir que l'on peut encore, dans ces circonstances, se servir d'un revolver avec efficacité...

Un nouveau geste de Ming avait immobilisé les dacoïts à quelques mètres à peine du bungalow. Aussitôt, ils refluèrent pour chercher refuge parmi les massifs en bordure de la plage.

— Pourquoi avez-vous sacrifié ces hommes inutilement ? cria Morane à l'adresse de l'Ombre Jaune.

— Peut-être pour vous montrer une fois encore ma puissance, répondit le Mongol, et comment mes sujets me servent aveuglément... Je possède d'autres moyens pour vous

---

2 Voir : Le retour de l'Ombre Jaune.

réduire à ma merci... Tout à l'heure, vous avez parlé du démon. Eh bien ! vous allez connaître les supplices de l'enfer...

Dans la pénombre, Isabelle Show, Bob Morane et Bill Ballantine s'interrogèrent du regard. Qu'est-ce que leur ennemi machinait encore ? Quelles nouvelles diableries avait-il imaginées pour les réduire au silence, les empêcher de transmettre au C.I.C. et au F.B.I ce qu'ils connaissaient de ses plans...

Bill Ballantine huma l'air violemment et sursauta.

— Je ne sais si je me trompe, murmura-t-il. Mais il y a ici une fameuse odeur de fumée...

À son tour, Morane huma. L'odeur de fumée lui parvint également et, soudain, il comprit.

— Ming a fait mettre le feu au bungalow, dit-il. Il veut nous enfumer et nous obliger à sortir... Nous serons alors à la merci de ses tueurs...

— Et si nous ne sortons pas ? interrogea Isabelle.

— Dans ce cas, nous serons brûlés vifs, répondit Ballantine.

L'odeur de fumée se faisait plus intense et, bientôt, la fumée elle-même envahit la pièce, les prenant à la gorge, les faisant tousser.

— Protégeons-nous le visage avec nos mouchoirs, conseilla Bob. Nous essayerons de tenir le plus longtemps possible. Ensuite, quand il n'y aura plus rien d'autre à faire, nous tenterons une sortie, et à Dieu vat !

## 4

Autour des assiégés, la fumée tendait maintenant ses voiles gris qui de seconde en seconde, devenaient plus épais, les empêchant presque de distinguer au-dehors les silhouettes immobiles de Monsieur Ming et de ses dacoïts, pareils à des loups attendant la curée. Bob Morane et ses compagnons avaient mouillé leurs mouchoirs, ce qui leur permettait de mieux résister à la suffocation.

Cependant, un ennemi plus redoutable encore que la fumée se manifestait : l'incendie. Il devait gagner à travers les autres pièces du bungalow car, au fur et à mesure que les secondes s'écoulaient, la chaleur se faisait plus intense.

Tel un glaive sortant de la forge, une flamme creva la porte de la cuisine avec un sourd vrombissement. Ensuite, le battant tout entier flamba et des étincelles vinrent mettre le feu à une tenture qui s'enflamma elle aussi. À partir de ce moment, le feu prit possession du living, et un rideau de flammes se mit à avancer rapidement vers les deux hommes et la jeune fille.

— Cette fois, plus rien à faire, dit Morane à voix haute afin de dominer les ronflements de l'incendie. Il va falloir effectuer une sortie...

— Un baroud d'honneur en quelque sorte, appuya Ballantine.

— Oui, tu l'as dit, Bill, un baroud d'honneur, fit encore Morane.

Il se tourna vers Isabelle et demanda :

— Prête, petite fille ?

Elle hocha la tête affirmativement et, en dépit des larmes provoquées par la fumée et qui, délayant le fard de ses cils, avaient tracé deux lignes noirâtres sur ses joues, on se rendait compte, au son de sa voix, qu'elle n'éprouvait nulle peur.

— Oui, commandant Morane, répondit-elle, je suis prête... On peut y aller...

À coups de talons Bob et Bill enfoncèrent les vitres de la porte-fenêtre et tous trois sortirent, poussés au dos par l'incendie.

— Restons groupés, recommanda Morane, afin d'offrir une plus grande résistance aux attaques de l'ennemi et de pouvoir nous mettre dos à dos pour faire le coup de feu si cela se révèle utile. De loin, nous ne risquons rien car, jusqu'à nouvel ordre, les dacoïts ne se servent pas d'armes à feu. C'est seulement dans le corps à corps, s'ils nous rejoignent, que nous aurons à les craindre...

Posément, à pas comptés, ils se dirigèrent vers Ming et ses auxiliaires. Le Mongol ne bougea pas et sa face, éclairée par les lueurs de l'incendie, prenait encore une expression plus redoutable dans son impassibilité.

— Et dire qu'il est impossible de l'abattre ! fit Ballantine. Il est invulnérable...

— Peut-être qu'avec une carabine à grande puissance nous réussirions à percer la cuirasse dont il s'est doté, dit Morane.

— À moins qu'il ne s'agisse d'un robot, fit encore l'Écossais.

Bob hocha la tête et se contenta d'approuver :

— Oui, à moins qu'il ne s'agisse d'un robot...

De leur côté, très lentement, les dacoïts s'étaient mis en marche en direction du Français et de ses compagnons. Ils s'étaient déployés en arc de cercle, dans l'intention évidente de les entourer. À leurs poings, de longs poignards brillaient, telles des flammes pâles.

— Jetons de temps à autre un regard en arrière pour ne pas risquer d'être pris à revers, fit Bob.

Mais, en se retournant, ils ne devaient apercevoir personne. Pourtant, les parages étaient éclairés par les rougeoiements du brasier.

— Quand ils ne seront plus qu'à quelques mètres, dit encore Morane, nous ouvrirons le feu, et il faudra que chacune de nos balles abatte son homme...

D'un côté, les deux hommes et Isabelle, de l'autre, les dacoïts, les deux groupes continuaient à avancer l'un vers l'autre. Bientôt ils ne furent plus séparés que par une dizaine de mètres. Alors, Bob jeta, d'une voix sèche :

— Feu, mes amis !

Trois détonations claquèrent et trois dacoïts, touchés en pleine poitrine, s'écroulèrent. Trois nouveaux coups de feu : trois nouveaux adversaires mis hors de combat. Pourtant, cela ne devait pas faire reculer les dacoïts, au contraire. En poussant un commun hurlement sauvage, ils se précipitèrent, poignards levés, vers les proies promises à leur aveugle instinct de tueur. C'est alors qu'un autre hurlement domina celui des hommes de l'Ombre Jaune. C'était un long hululement qui se rapprochait rapidement, mourait pour reprendre plus fort.

— Les sirènes de la police ! s'exclama Isabelle Show. Les dacoïts s'étaient immobilisés net dans leur course et, sur un ordre de leur maître, ils refluèrent, puis s'égaillèrent sur la plage, laissant leurs morts derrière eux. Bientôt ils eurent tous disparu : comme s'il s'agissait d'esprits follets. Seule, l'Ombre Jaune demeura debout, le visage toujours impassible.

— Si nous essayions de le capturer ? proposa Bill, tandis que le hululement des sirènes se rapprochait de plus en plus.

— Pourquoi pas ? approuva Bob. Attaque-le par la gauche, j'irai par la droite...

Tous deux en même temps se précipitèrent, mais ils auraient dû se douter que l'impassibilité de Ming cachait quelque chose d'anormal. Rapidement, le Mongol avait tourné la tête, une fois vers Bob, une fois vers l'Écossais, et presque en même temps, tous deux, au moment de l'atteindre, se sentirent immobilisés surplace, réduits à l'impuissance par un pouvoir hypnotique presque surnaturel. Ils avaient beau commander à leurs membres, ceux-ci ne leur obéissaient plus, et ils restèrent là, les pieds rivés au sol, les bras ballants, comme de vulgaires poupées de chiffon accrochées à un clou.

Alors, l'Ombre Jaune éclata de rire, un rire à la fois sonore et assourdi, qui pouvait faire songer au ronronnement du tigre.

— Pour cette fois encore, vous m'échappez, commandant Morane, dit le Mongol. Mais soyez sans crainte, nous nous retrouverons. D'ailleurs, est-ce que nous ne nous retrouvons pas toujours ?

Sans cesser de fixer tour à tour Morane et Ballantine, Ming se mit à reculer pas à pas, lentement, vers l'extrémité de la

plage, jusqu'à ce que ses chevilles baignassent dans l'eau. Alors, riant toujours, il continua à reculer. L'eau lui atteignit les genoux, la taille, la poitrine, le menton, puis seul son crâne chauve émergea, et il disparut en continuant à marcher sous l'eau, comme si réellement le principe d'Archimède était devenu lettre morte.

Morane et Ballantine, dès qu'ils n'avaient plus été soumis aux regards des terribles yeux d'ambre, avaient recouvré l'usage de leurs mouvements. Le bruit des sirènes était à présent tout proche, occupant la nuit de sa gigantesque présence sonore et, soudain, il se tut. Des portes claquèrent et l'on entendit des bruits de voix qui se rapprochaient.

Bob, Bill et Isabelle se retournèrent, pour apercevoir aussitôt les uniformes des policiers qui, éclairés en plein par l'incendie, convergeaient dans leur direction.

\*

Le lieutenant de police qui commandait l'escouade s'arrêta devant Bob Morane et ses compagnons. Sur son visage, il y avait une expression tendue, presque féroce. Tendant le menton, il lui fit décrire une courbe, désignant les corps des dacoïts étendus sur la plage, et il demanda d'une voix dure, s'adressant directement à Morane :

— Qu'est-ce que tout cela signifie ?

Bob avait rencontré assez de policiers au cours de son existence mouvementée et ce, souvent en des situations tragiques, pour s'émouvoir du ton de son interlocuteur.

— Je ne pense pas que tout ceci soit l'affaire de la simple police, répondit-il calmement, mais des autorités fédérales...

— Quand il y a mort d'homme, fit remarquer le lieutenant, cela regarde toujours la police...

Mais Morane secoua doucement la tête.

— Ce n'est pas si certain que cela, dit-il. Si vous voulez vous adresser à Miss Show, ici présente, elle pourra vous renseigner...

Le policier tourna vers la jeune fille un visage interrogateur.

— J'appartiens au Service secret, expliqua Isabelle. Comme vient de le dire le commandant Morane, tout ceci regarde, en effet, les autorités fédérales...

Tout en parlant, elle tendait au policier sa carte du C.I.C. Le lieutenant y jeta un regard intéressé. Son visage se fit moins renfrogné et il hocha la tête.

— Évidemment, reconnut-il, vous me paraissez en règle. Cependant, mettez-vous à ma place... Quelqu'un de ce motel a averti le bureau qu'il s'y passait des événements étranges, qu'on avait entendu des coups de feu, qu'un pavillon flambait. Nous accourons et que trouvons-nous ? Deux hommes et une femme armés, entourés de plusieurs cadavres... Il faudra de toute façon que vous nous accompagniez. Le chef décidera...

Bob Morane, Bill Ballantine et Isabelle ne pouvaient que se rendre à ces sages raisons et, quelques secondes plus tard, répartis dans les voitures de police, ils faisaient route vers le commissariat. Ce fut l'officier de service, le capitaine Mac Queen qui les reçut. Il étudia longuement les papiers de Miss Show et de ses compagnons, écouta ce qu'ils voulurent bien leur dire de toute l'affaire, puis il hocha la tête, en disant :

— Vous admettez que tout ceci n'est pas très clair. Un seul fait m'apparaît, c'est que, au cours de cette nuit, vous avez semé des morts autour de vous. Je veux bien croire, et je le crois, que vous étiez en état de légitime défense, mais je ne puis vous absoudre pour autant. Il me faut me mettre sans retard en rapport avec Washington... En attendant, vous serez gardés à vue...

— Je comprends vos hésitations, capitaine, fit Morane, et j'aimerais vous faire une suggestion. Au lieu de nous enfermer derrière des barreaux, peut-être pourriez-vous nous permettre de regagner ma chambre de l'hôtel *Halekulani*, où nous attendrons votre décision. Il vous suffira de placer quelques policiers devant ma porte et sous mes fenêtres...

Le capitaine Mac Queen hésita un instant, tournant et retournant entre ses doigts courts et musclés, la carte officielle d'Isabelle Show. Il y jeta un nouveau regard attentif, et cette inspection dut emporter sa décision, car il finit par déclarer :

— Soit... Vous serez gardés à vue à l'hôtel *Halekulani*. Dès que je me serai mis en rapport avec Washington et que je saurai quelle suite donner à l'affaire, je prendrai contact avec vous, soit pour vous libérer définitivement, soit pour vous boucler jusqu'à la fin de l'enquête...

Dès que Bob Morane et ses compagnons furent enfermés dans la chambre du Français, à l'hôtel *Halekulani*, ils se mirent eux-mêmes directement en rapport avec le Service secret, à Washington, où Bob connaissait personnellement Herbert Gains, un des grands manitous des Services d'espionnage américains, avec lequel il avait collaboré déjà à plusieurs reprises.

Il leur fallut un quart d'heure à peine – la ligne d'Herbert Gains jouissant d'une priorité totale – pour obtenir la communication. Bob se nomma rapidement et, aussitôt, il entendit la voix de Gains déclarer, à des milliers de kilomètres de là :

— Bob !... Qu'est-ce que vous fichez à Honolulu ?... Je suppose que vous ne dépensez pas votre précieux argent en coups de fil transocéaniques pour le simple plaisir de me demander si je fais de beaux rêves... Il est quatre heures du matin et ce n'est pas...

— Je ne vous téléphone pas, en effet, pour vous parler de la pluie et du beau temps, interrompit Morane. Vous avez certainement déjà entendu parler du Shin Than...

— Bien sûr... Tous les Services secrets mondiaux ont entendu parler de cette maudite organisation et de son chef tout-puissant, Monsieur...

— Chut ! interrompit à nouveau Morane, il y a des noms qui ne doivent pas être prononcés... Tout ce que je puis vous dire, c'est que nous avons acquis la certitude que le Shin Than prépare une grande action terroriste à San Francisco... Nous ne savons pas de quoi il s'agit exactement, mais il faut le découvrir. Un agent du C.I.C. vient d'être assassiné ici, à Honolulu parce qu'il en savait trop, et ce que nous avons pu apprendre n'est guère réjouissant... Je propose que Bill, moi-même et Miss Isabelle Show, que vous connaissez certainement, venions aussitôt à San Francisco pour vous y rencontrer, vous révéler ce

que nous savons et prendre des mesures préventives contre toute action du Shin Than.

À l'autre bout du fil, il y eut un long silence, comme si Herbert Gains réfléchissait.

— Je serai moi-même demain à San Francisco, dit-il. De votre côté, prenez le premier avion en partance... Ou plutôt, non... Si, réellement, vous savez des choses sur le Shin Than, vos vies sont en danger, et mieux vaut que vous voyagiez en toute sécurité. Je vais donner des ordres pour qu'un avion militaire vous amène sans retard à Frisco, où vous pourrez me contacter au bureau fédéral. Avec un peu de chance, cette entrevue pourra avoir lieu dès après-demain...

Les deux hommes interrompirent la communication. Presque aussitôt le timbre du poste grésilla et Bob décrocha à nouveau. C'était le capitaine Mac Queen qui, de son côté, avait touché le bureau fédéral à Washington. Il expliqua rapidement :

— J'ai reçu des instructions. Je dois vous rendre votre liberté et me désintéresser de l'affaire. De votre côté, vous devez vous rendre aux États-Unis le plus vite possible...

— Tout est déjà arrangé, capitaine, répondit Morane. Merci de votre compréhension...

— À vrai dire, ma tâche n'est pas encore terminée, ajouta le policier, car à Washington on m'a donné l'ordre de vous faire surveiller de près, de façon à ce qu'il ne vous arrive rien tant que vous aurez gardé un pied sur le territoire hawaïen. Ensuite...

— Ensuite, enchaîna Morane, nous nous débrouillerons bien seuls, rassurez-vous... J'espère vous rencontrer avant mon départ, capitaine, sinon je vous fais mes adieux anticipés...

Après quelques nouvelles formules de politesse, les deux hommes raccrochèrent. Bob Morane se tourna vers Isabelle Show et Bill Ballantine. Il avait le visage grave, et ce fut d'une voix sourde qu'il laissa tomber :

— Cette fois, le sort en est jeté. Nous allons livrer une nouvelle bataille contre l'Ombre Jaune... Sera-ce la dernière ?... Qui sera définitivement vaincu, lui ou nous ? C'est sans doute à San Francisco ou, mieux, dans les souterrains de la mystérieuse Kowa, que gît la réponse.

## 5

Herbert Gains était un petit homme presque chauve, vêtu comme un fonctionnaire et très américain moyen d'aspect. Cependant, sous ce physique banal, se cachait un des personnages les plus importants des États-Unis, non pas un de ces personnages dont on parle à la première page des journaux, mais au contraire une puissance occulte ayant en main tous les fils, ou du moins une grande partie de ces fils, de la politique extérieure américaine. Éminence grise des Services secrets, il possédait des agents dans tous les coins du monde, aussi bien qu'aux États-Unis, et le réseau qu'il commandait s'étendait sur les cinq continents, telle une gigantesque toile d'araignée. Il avait écouté longtemps Morane sans l'interrompre. Puis, quand le Français eut terminé son récit, il dit, après un assez long silence :

— Résumons-nous... Voilà deux jours, au cours de la nuit, à Honolulu, Ray Lavins, agent du C.I.C. que vous connaissez, vous appelle au téléphone en affirmant qu'il se sent menacé... Vous volez au secours de Lavins et le trouvez mourant. Avant de trépasser, il a tout juste le temps de vous glisser quelques mots : « Ming... San Francisco... Kowa... Trouver Lucy Lu... Isabelle Show... » Là-dessus vous êtes vous-mêmes attaqués par des hommes sortis de la mer, qui semblent invulnérables et que vous supposez être cybernétisés. Bien entendu, il s'agit là d'une simple supposition, mais elle a sa valeur. Par la suite, vous êtes tirés d'affaire par Miss Show, envoyée spécialement à Honolulu sur la demande de Ray Lavins. Chez Miss Show, comme vous discutez le coup, ainsi que nous sommes en train de le faire, les dacoïts de l'Ombre Jaune vous assaillent. Ensuite, Monsieur Ming lui-même apparaît. Miss Show lui tire dessus mais, tout comme les hommes sortis de la mer auxquels vous avez eu précédemment affaire, il semble invulnérable. A-t-il été lui aussi cybernétisé ? S'agit-il d'un de ces robots dans la fabrication

desquels Ming est passé maître ? Nous n'en savons rien et nous n'allons pas perdre de temps à essayer de résoudre ce mystère pour l'instant... Le bungalow dans lequel vous vous trouvez a été incendié et vous êtes contraints de tenter une sortie. Sur le point de tomber sous les coups des dacoïts, la police survient et l'Ombre Jaune fuit en s'enfonçant dans la mer, en vous promettant de vous retrouver tôt ou tard... Tout a-t-il bien été dit, Bob ? Morane eut un signe de tête affirmatif.

— Oui, Gains, fit-il, tout a été dit. J'ai toujours su que vous aviez le don de synthèse...

Bob Morane, Bill Ballantine, et Isabelle Show se trouvaient à présent dans une salle du bureau fédéral de San Francisco, où un avion militaire les avait amenés. En compagnie d'Herbert Gains, ils essayaient de faire le point de la situation, mais ils devaient reconnaître qu'ils en savaient tout juste assez pour barboter en plein cirage.

— La Chinatown de San Francisco est importante, dit Gains. C'est la cité chinoise la plus peuplée au monde, hors de Chine, et les hommes de Ming peuvent s'y cacher à leur aise. Rien ne ressemble, en effet, plus à un Chinois qu'un autre Chinois. Dans ce cas, vouloir y retrouver les complices de l'Ombre Jaune serait un peu comme si l'on cherchait un brin de paille précis dans une meule... Bref, nous savons qu'une menace existe, car Ray Lavins n'aurait pas inventé cette fable au moment de mourir, mais nous n'avons aucun moyen de la conjurer...

— Reste Kowa, dit Isabelle Show. Et cette introuvable Lucy Lu...

Gains dodelina de la tête.

— Kowa, fit-il, Kowa... On dirait le cri d'un oiseau. D'après ce que vous m'avez dit tout à l'heure, il s'agirait de catacombes creusées au siècle dernier par les Chinois sous le sol de leur quartier. Ils pouvaient à leur aise s'y livrer à toutes sortes de trafics hors de l'ingérence des autorités : fumer l'opium, adorer leurs dieux, se livrer à des exécutions sommaires. Toujours selon vous, ces catacombes auraient été en partie détruites et leurs issues bouchées lors du tremblement de terre de 1906... Voilà l'histoire. Quant à savoir où est la vérité... Personnellement, je dois vous l'avouer, je n'avais jamais

entendu parler de cette mystérieuse Kowa avant aujourd'hui... Je me demande même si elle n'appartient pas à la légende...

— Cela serait pourtant facile à contrôler, glissa Ballantine. Après tout, 1906 ce n'est pas tellement éloigné dans le temps, et il doit bien se trouver des archives quelque part concernant cette cité souterraine. Dans les dossiers de la police, par exemple, ou au City Hall.

— Le City Hall !... s'exclama Herbert Gains ! Le cadastre !... Voilà une idée géniale, Bill !...

L'homme du Service secret décrocha le téléphone posé devant lui sur la table, manipula quelques boutons. Puis, quand il eut obtenu la standardiste du bureau fédéral, il demanda :

— Pourriez-vous me passer le City Hall ? Bureau du cadastre...

Il y eut une vingtaine de secondes d'attente. Ensuite, la communication fut établie.

— Bureau du cadastre ? interrogea Gains. Je désirerais parler à votre archiviste... Ici le bureau fédéral...

Il y eut de nouvelles secondes d'attente. Finalement, l'archiviste vint en ligne et Gains put l'interroger à son aise.

— Avez-vous déjà entendu parler de Kowa ?

— Oui, c'est bien cela, la ville souterraine qui s'étendait jadis sous le quartier chinois. Avez-vous le moindre dossier, la moindre documentation là-dessus ?...

— Mais je m'en fiche, mon vieux, que le dossier se trouve dans la réserve ! Trouvez-le-moi, et en vitesse... Nous serons à votre bureau dans un quart d'heure... Vous m'entendez bien, dans un quart d'heure. Il faut qu'alors le dossier soit à ma disposition...

Herbert Gains raccrocha et se tourna vers ses interlocuteurs, une expression de triomphe dans les yeux.

— Ils ont un dossier sur Kowa, expliqua-t-il. L'archiviste m'a affirmé l'avoir déjà eu entre les mains. Il se trouve dans l'ancienne réserve...

Bob Morane poussa un soupir de soulagement et posa les mains à plat sur les accoudoirs de son fauteuil, pour se lever en déclarant :

— Eh bien ! tout ce qui nous reste à faire à présent, c'est de nous rendre aux archives du cadastre...

Les archives du cadastre se trouvaient situées au dernier étage des importants bâtiments de l'hôtel de ville. Herbert Gains, Bob Morane, Bill Ballantine et Isabelle Show y furent reçus dans un grand bureau aux murs disparaissant entièrement sous des casiers de métal ripolinisé. Gains s'approcha d'un huissier, assis derrière une table également métallique, et demanda sans ambages :

— J'ai rendez-vous avec monsieur Parish... L'huissier leva vers lui des regards qui, jusque-là atones, s'allumèrent soudain sous l'aiguillon de l'intérêt.

— Ah ! fit-il, vous êtes sans doute envoyé par le bureau fédéral... Si vous voulez patienter quelques minutes. Parish est en train d'effectuer les recherches demandées...

Il fallut patienter trente secondes à peine. Un petit homme entre deux âges, vêtu d'un cache-poussière de nylon gris, pénétra dans la salle. Du menton, l'huissier lui désigna Gains qui, aussitôt, devina être en présence de l'homme qu'ils attendaient.

— Monsieur Parish ? interrogea-t-il.

Le petit homme au cache-poussière de nylon eut un signe de tête affirmatif.

— Je suis bien Parish, en effet. Hélas, pas moyen de retrouver votre dossier. Il y a un vide à la lettre K, juste à l'endroit où j'avais replacé moi-même les documents concernant Kowa. Sans doute s'agit-il là d'une maladresse de notre manœuvre...

— Peut-être a-t-il rangé le dossier sur un autre rayon, fit Ballantine.

Mais Parish secoua la tête, pour répondre :

— J'ai regardé partout. Rien à faire : le dossier semble avoir disparu.

Depuis, quelques instants, Morane paraissait songeur.

— Comment s'appelle votre manœuvre, monsieur Parish ?

L'archiviste sourit légèrement et corrigea :

— Vous voulez plutôt dire comment il s'appelait...

— Que veut dire cet imparfait ? s'enquit Gains.

— Tout simplement que ce manœuvre nous a quittés voilà quelques jours...

— Et comment s'appelait-il ? interrogea Bob.

— Josuah Tong, fut la réponse.

— Un Chinois ! s'exclama Isabelle, qui jusqu'alors ne s'était pas mêlée à la conversation.

Parish regarda la jeune femme avec curiosité.

— Oui, un Chinois fit-il. Ici, à San Francisco, cela n'a rien d'étonnant. Il y en a un peu partout... C'est tout juste même si l'on fait encore attention à eux, tellement ils appartiennent à la vie de tous les jours...

— Et ce Josuah Tong ? demanda Morane. Où y a-t-il moyen de le trouver ? Connaissez-vous son adresse ?

— Bien sûr, répondit Parish. Si vous voulez patienter pendant quelques secondes...

Le petit homme quitta la pièce pour revenir peu de temps après. Il tendit à Gains un papier, sur lequel une adresse se trouvait inscrite.

— Josuah Tong, lut l'agent secret, 125 Ancestors' Street.

— Eh bien ! fit Isabelle, je suppose que tout ce qui nous reste à faire c'est de nous rendre à cette rue des Ancêtres...

Bob Morane ne crut pas utile de formuler le moindre commentaire. Pourtant il ne put s'empêcher de penser : « En entendant ce mot « ancêtres », je me demande s'il ne serait pas impossible que le dénommé Josuah Tong soit justement allé rejoindre les siens... Monsieur Ming n'a pas son pareil pour organiser ce genre de voyage. »

## 6

Ancestors Street était située aux confins de Chinatown et de l'ancienne Barbary Coast, dans un dédale compliqué de ruelles, d'impasses, de boyaux sordides, vestiges de l'époque héroïque où ce quartier de San Francisco était encore le refuge de la pègre d'aventuriers venus à la fois de l'arrière-pays sauvage et d'au-delà les océans.

Il ne pouvait être question pour les deux voitures de police à bord desquelles avaient pris place Bob Morane, Isabelle Show, Bill Ballantine et Herbert Gains, de pénétrer dans ce labyrinthe de boyaux, où deux hommes de front pouvaient tout juste trouver passage. Elles furent donc laissées dans une rue voisine et les trois hommes et la jeune fille, suivis à distance respectueuse par deux policiers armés, s'engagèrent dans les étroites ruelles. Ils avaient auparavant soigneusement repéré leur route sur un plan détaillé du quartier, et ce fut sans la moindre hésitation, ou presque, qu'ils découvrirent Ancestors Street. Bien qu'on fût en plein après-midi, l'endroit était relativement désert, et ce fut sans trop attirer l'attention des habitants qu'ils atteignirent leur but.

Bill Ballantine désigna une bâtisse à la façade de guingois et dont le ciment, qui s'écaillait, avait été grossièrement rafistolé avec du plâtre mêlé de sable. Sans doute cette maison avait-elle jadis servi à un quelconque commerce car, au-dessus de la porte de bois brut fendillé comme un visage de vieux marin, quelques idéogrammes chinois pouvaient encore se lire, bien qu'à demi effacés par le temps. À demi effacé également le numéro 125, grossièrement ébauché en quelques coups de pinceau.

— Nous voilà arrivés, avait constaté Bill. Pourvu que nous trouvions celui que nous cherchons...

— Ce n'est pas tellement ce Josuah Tong qui nous intéresse, dit Herbert Gains. S'il est complice de l'Ombre Jaune, il doit cependant être incapable de nous mener à lui. Un obscur

comparse, tout simplement. Ce qui nous préoccupe avant tout, c'est de mettre la main sur les documents concernant Kowa...

— En admettant que ce soit lui qui les a dérobés, fit Isabelle Show.

— Qui pourrait-ce être d'autre ? intervint Morane. La disparition de ce Tong coïncide justement avec celle des documents, et qui pourrait avoir intérêt à ce qu'aucun renseignement sur Kowa ne nous parvienne, sinon Monsieur Ming ?...

— Une seule personne sans doute pourrait répondre à ces interrogations, dit Gains en haussant les épaules, c'est Tong lui-même...

Comme nulle part on ne distinguait le moindre bouton de sonnerie, le chef du Service secret se mit à frapper à coups redoublés sur le battant qui résonna tel un gong. Pourtant, cela sembla ne produire aucun effet.

— N'a pas l'air d'être très habitée la bicoque, constata Ballantine. Si on essayait d'ouvrir...

Pourtant la porte devait résister à tous les efforts et, en désespoir de cause, on dut faire appel à un des policiers de l'escorte, spécialisé dans le traitement des serrures récalcitrantes. Il lui fallut cependant près d'un quart d'heure d'efforts pour venir à bout de celle-là, vieille et rouillée. Finalement cependant, le battant s'ouvrit en grinçant sur ses attaches, pour découvrir un long corridor nu au sol couvert de dalles d'un gris sale. Les murs semblaient avoir été passés au râteau et la lampe électrique, pendant au bout de son fil, était recouverte d'une couche épaisse de poussière et de chiures de mouches.

De chaque côté, plusieurs portes se découpaient mais, une fois ouvertes, elles ne devaient révéler que des pièces vides et délabrées. Il fallut finalement s'intéresser à l'escalier s'amorçant au fond du corridor. Pourtant, le premier étage ne révéla rien d'intéressant : plusieurs pièces qui, sans doute, n'étaient inoccupées que depuis peu de temps.

Au second étage pourtant, les enquêteurs devaient trouver ce qu'ils cherchaient. Sur l'une des portes, une vieille enveloppe

était fixée avec une punaise et on pouvait y lire ce nom, malhabilement tracé : *Josuah Tong, archiviste*.

Ledit Josuah Tong, de manoeuvre qu'il était en réalité aux archives du cadastre, s'était légèrement monté en grade, mais cela ne faisait rien à l'affaire.

Déjà Gains frappait à la porte en criant :

— Josuah Tong !... Ouvrez... Ouvrez...

Aucune réponse ne vint à ces appels et, une fois encore, le spécialiste en serrures et verrous dut intervenir. La porte ne lui résista pas longtemps et, après quelques sollicitations, elle s'ouvrit, découvrant une chambre semblable à celles du premier étage : quatre mètres sur quatre environ et un mobilier dont n'aurait pas voulu le plus pouilleux des brocanteurs. Il y avait cependant une différence notable avec les autres chambres : cet homme – un Chinois – allongé sur le mauvais lit de fer, avec un poignard planté dans le cœur.

— Trop tard, fit Morane. Nous aurions dû y penser... Avec l'Ombre Jaune, on arrive toujours trop tard...

— Croyez-vous que ce soit Josuah Tong ? interrogea Isabelle Show.

— Aucun doute là-dessus, répondit Herbert Gains.

— Peut-être vit-il encore et pourra-t-il parler, risqua la jeune femme.

— Cela m'étonnerait, fit à son tour Bill Ballantine en désignant le manche du poignard. L'homme qui a porté ce coup-là était un spécialiste et le malheureux n'avait aucune chance de s'en tirer...

Tout en parlant, le géant avait pénétré dans la pièce pour se pencher sur le corps du Chinois, dont il tâta rapidement les membres.

— Rigidité cadavérique, dit-il. La mort remonte à plusieurs heures déjà...

Tous étaient entrés dans la pièce, sur les talons de l'Écossais. À son tour, Morane se pencha sur le corps inanimé, mais il ne put que faire les mêmes constatations que son ami.

— Bill a raison, approuva-t-il. Ce malheureux a été tué il y a un moment déjà, et par un spécialiste du poignard... Tout cela porte la marque de Monsieur Ming. Il est évident que Josuah

Tong, après avoir dérobé le dossier sur Kowa, n'était plus d'aucune utilité pour l'Ombre Jaune. Peut-être même constituait-il une menace. Alors, Ming l'a fait supprimer...

— Et pourquoi ne pas imaginer, risqua Isabelle Show, que Josuah Tong n'ait pas voulu remettre le dossier à Monsieur Ming après l'avoir dérobé. Ce serait pour cette raison qu'il a été tué... Qui sait, peut-être le dossier est-il caché ici, dans cette chambre... Cherchons-le...

Mais Herbert Gains secoua la tête, pour dire :

— Ce serait inutile... Si vos suppositions sont exactes, Miss Show, l'Ombre Jaune n'aura pas manqué de fouiller ou de faire fouiller cette pièce avant nous et, si le dossier s'y trouvait il aura été découvert...

— Peut-être avez-vous raison, Herbert, reconnut Morane, mais vous pouvez également vous tromper. Ming est évidemment de première force, mais il n'est cependant pas tout à fait infailible, et le document peut avoir échappé à ses investigations. Après tout, ça ne nous coûtera rien de chercher un peu...

— Soit, fit Gains. Cherchons...

Ces recherches ne devaient jamais avoir lieu car, comme le chef du Service secret venait de parler, une déflagration violente ébranla la maison qui, pendant un instant, donna l'impression de vouloir s'effondrer sur elle-même tel un château de cartes...

\*

La force de l'explosion avait précipité les enquêteurs sur le plancher qui, pendant quelques secondes, continua à trembler sous eux. Le premier, Bob Morane, retrouva son contrôle.

— La maison était minée, lança-t-il. Filons avant qu'une deuxième charge n'explose et qu'elle ne s'écroule sur nous...

Mais, sur le palier, une désagréable surprise les attendait. Entre le rez-de-chaussée et l'étage où ils se trouvaient, l'escalier n'était déjà plus qu'un brasier ronflant.

— Les charges étaient également incendiaires, constata Gains. Il ne nous est plus possible de fuir par le bas. Gagnons les toits. C'est tout ce qu'il nous reste à faire...

C'était en effet tout ce qu'il leur restait à faire. En hâte, ils gravirent l'escalier menant au troisième étage, puis aux combles. Là, il leur suffit de fracasser la fenêtre d'une tabatière pour se frayer un passage en direction du toit. Celui-ci était en terrasse et semblait désert. Les fuyards s'y aventurèrent mais, à peine avaient-ils effectué quelques pas, que plusieurs détonations claquèrent et que des balles vinrent cravacher le ciment autour d'eux.

— On nous tire dessus ! cria Bob. À plat ventre, vite !... Ils se laissèrent tomber sur la plate-forme, tandis qu'autour d'eux les balles continuaient à crépiter.

— Mettons-nous à l'abri, dit Morane, sinon nous risquons d'être touchés par ricochet...

En rampant ils se glissèrent vers un groupe de cheminées derrière lesquelles ils trouvèrent refuge. Une fois en sécurité ils purent à leur aise, le visage au ras du sol, inspecter les environs. On continuait par intermittence à tirer sur eux et ils pouvaient voir d'où venaient les coups de feu, discerner même des silhouettes tapies sur les toits voisins.

— Décidément, constata Bill Ballantine, Monsieur Ming possède une grosse envie de nous éliminer, puisque ses séides se sont mis à présent à utiliser les armes à feu, ce qui n'est pas tout à fait dans leurs habitudes...

— Si nous ripostions ? proposa un des policiers de l'escorte...

— Rien ne nous en empêche, approuva Herbert Gains. Mais, dans la position où nous nous trouvons, nous aurons bien de la peine à atteindre nos cibles... Et n'oublions pas qu'en dessous de nous le feu continue à gagner et que, avant pas bien longtemps, nous serons comme des steaks sur un grill...

Là-bas, sur les autres toits, les tireurs semblaient pressés d'en finir, car plusieurs d'entre eux quittèrent leur abri pour se rapprocher en rampant. L'un d'eux commit même l'erreur de se redresser et l'un des policiers put l'atteindre d'une balle bien placée. Il roula sur la déclivité du toit et disparut dans le vide.

C'est à ce moment que, venant des quatre points cardinaux, des sirènes retentirent.

— Le bruit de la mitraille et l'incendie ne sont pas passés inaperçus, constata Gains avec joie. Quelqu'un a prévenu la

police et les pompiers... Il y a beaucoup de chances pour que nous soyons tirés d'affaire...

Sur les toits voisins, une brusque animation s'était faite. Les tireurs embusqués semblaient soudain saisis de frénésie. Ils s'étaient dressés et, sans même tenter de se mettre à l'abri, ils se dispersèrent pour disparaître.

— Quand le bateau coule, ricana Bill Ballantine, les rats s'enfuient...

Plus aucun coup de feu ne se faisait entendre et les sirènes étaient maintenant toutes proches. Bob Morane et ses compagnons attendirent durant quelques secondes, puis Isabelle Show constata :

— J'ai l'impression que nous n'avons plus rien à craindre à présent et que nous pouvons nous découvrir...

Il était bien comme la jeune femme le supposait. Ils purent se découvrir et, quelques minutes plus tard, par une échelle d'incendie dressée contre la maison, ils regagnèrent la rue.

Ils faisaient néanmoins piteuse mine quand ils eurent réintégré le bureau fédéral. Non seulement ils avaient échoué dans leur démarche de retrouver Josuah Tong, mais en outre toute source de renseignements concernant Kowa leur était à présent coupée.

— Tout ce qui nous reste à faire, dit Gains, c'est de tâtonner dans le noir, de truffer Chinatown d'agents et d'attendre l'un ou l'autre indice qui nous permettra de retrouver la piste de notre adversaire...

— Ce sera chercher une aiguille dans une botte de foin, fit Isabelle. N'oublions pas que Chinatown est vaste et que nous ne pourrions employer que des enquêteurs européens, tout agent d'origine asiatique devenant automatiquement susceptible de se mettre en cheville avec le Shin Than.

Morane réfléchissait, le menton au creux de la main. Finalement il redressa la tête.

— De toute façon, conclut-il, le plan d'Herbert est le seul valable. Faute de savoir où diriger nos pas, nous ne pouvons qu'avancer à tâtons comme des aveugles. Un seul espoir nous reste, c'est que Ming, en se manifestant d'une façon ou d'une

autre – et nous ne pouvons douter qu’il le fasse – nous permette  
lui-même de retrouver à nouveau sa trace...

Il pleuvait ce soir-là sur San Francisco. Une pluie venue du Pacifique, à la fois tiède et pénétrante, et qui enveloppait la grande cité d'un voile mouvant faisant briller ses toits, luire le macadam de ses rues en pente, multipliant les reflets de ses néons.

Serrés dans leur trench, Bob Morane et Bill Ballantine déambulaient à travers Chinatown à la recherche d'une piste, d'un indice, d'un rien qui pourrait les mettre sur la trace de l'Ombre Jaune. Il y avait huit jours que cela durait. Avec toute une escouade d'agents secrets triés sur le volet, ils écumaient le quartier chinois, attentifs au moindre incident, à la moindre présence insolite. Mais, jusqu'ici, rien ne s'était révélé à eux. Quant à cette Miss Lucy Lu, dont avait parlé Lavins avant de mourir, elle demeurait introuvable.

D'un revers de son épaisse main, Bill Ballantine balaya la mèche de cheveux roux collés par la pluie à son front têtue de taureau.

— Commence à en avoir assez, commandant, maugréa-t-il, de jouer ainsi à cache-cache pour rien. Si seulement il ne pleuvait pas. Mais, depuis quelques jours, cette maudite ville ressemble à une éponge. À force de s'y balader et de tourner en rond comme nous faisons, nous commençons à prendre l'eau par tous les pores, et vous savez que l'eau et moi... Bob Morane se mit à rire doucement.

— Tu préférerais sans doute, en bon Écossais que tu es, qu'il pleuve du whisky, hein Bill ?

Un sourire épanouit la large face du géant, qui hocha la tête.

— Hé, hé, ce ne serait pas si bête ! Se soûler par osmose... Pourquoi pas ?... On ne devrait même pas se fatiguer à lever son verre...

Ils rirent tous deux et continuèrent leur route le long de cette ruelle déserte, envahie par le silence et où, seules, quelques

voitures arrêtées le long de l'accotement brillaient tels de gros scarabées morts sous la pluie.

— Si seulement nous pouvions apercevoir une jolie petite Chinoise qui viendrait vers nous, dit Bill, et qui nous dirait tout simplement, comme ça : « Je m'appelle Lucy Lu et j'ai des renseignements à vous fournir sur les plans de l'Ombre Jaune... »

Bob Morane poussa un ricanement.

— C'est beau d'avoir de l'imagination, mon vieux, et de prendre ses désirs pour des réalités. Nous ne savons même pas qui est cette Lucy Lu, ni à quoi elle ressemble...

— Quand on s'appelle Lucy, fit remarquer Bill Ballantine, on ne peut qu'appartenir au sexe d'en face... Donc, elle ne doit certainement pas ressembler à l'Hercule Farnèse...

Morane réfléchissait. Au bout d'un moment, il dit :

— Tu as raison, la seule solution serait sans doute que nous puissions mettre la main sur cette Miss Lu. Espérer autre chose équivaut à tirer des plans sur la comète. Depuis le temps que nous errons dans ce quartier et que rien ne se passe...

Que rien ne se passait... Le Français avait parlé trop vite. À dix mètres d'eux environ, de l'autre côté de la ruelle, un homme portant un imperméable gris clair et un chapeau de même couleur surgit entre deux voitures arrêtées. Pendant un bref moment, le reflet d'un lampadaire voisin accrocha sa face jaune mais, déjà, il avait eu le geste du lanceur et un objet rond, accomplissant une trajectoire à travers la bruine, vint tomber aux pieds de Morane et de Bill. Ceux-ci avaient immédiatement compris. D'un seul élan, comme mus par des ressorts, ils bondirent le plus loin possible de l'objet pour se mettre à l'abri derrière un véhicule. À l'endroit qu'ils venaient de quitter, la grenade éclata avec fracas, criblant murs et autos de ses éclats. Aucun d'eux cependant n'atteignit les deux amis, qui s'étaient jetés à plat ventre.

Le Chinois à l'imperméable et au chapeau gris s'était mis à courir à toute vitesse vers le débouché de la ruelle. Morane se redressa d'un bond.

— Pas de doute, c'est un coup de Monsieur Ming, dit-il. Je file le train au type en essayant de ne pas me faire repérer. Peut-

être nous mènera-t-il sur une bonne piste. Essaie de nous suivre, Bill...

À demi courbé, se dissimulant de voiture en voiture, Morane s'était déjà lancé sur les traces du fuyard qu'il apercevait encore, petite silhouette claire dans la nuit humide.

Le Chinois semblait persuadé d'avoir touché ses victimes car, pas une seule fois, il ne s'était retourné dans sa course. Quand il atteignit le débouché de la ruelle, Bob n'était plus qu'à quelques mètres de lui. Cependant l'intention du Français n'était pas de rejoindre le fuyard, et il ralentit un peu son allure, attendant que l'homme ait tourné le coin pour s'engager dans une artère plus passante. Quand ce fut fait, Morane reprit aussitôt sa filature.

La rue dans laquelle le lanceur de grenades s'était engagé était une rue commerçante, bordée de boutiques de toutes sortes, allant de l'antiquaire à l'épicerie, en passant par la droguerie, le restaurant populaire et le barbier. La foule qui s'y pressait, relativement clairsemée à cette heure déjà tardive de la soirée, se composait pour la plus grande partie de Chinois, et aussi de quelques marins européens qui, par groupes, s'en allaient en goguette sans doute dans l'espoir, vain d'ailleurs, de pénétrer les secrets de la ville chinoise.

L'individu que Morane suivait avait cessé à présent de courir et marchait à son aise. De temps à autre, il se retournait maintenant mais Bob demeurait précautionneusement le long de la muraille, essayant de se perdre derrière les groupes de passants, et il ne fut en aucune circonstance aperçu.

Ils marchèrent ainsi durant quelques minutes, puis l'homme à l'imperméable et au chapeau gris s'arrêta devant une épicerie demeurée ouverte et dont l'enseigne proclamait :

*Chez Son – Alimentation chinoise – Importation directe de Hongkong.*

Durant quelques instants, le Chinois regarda attentivement autour de lui, mais toujours sans apercevoir Bob, qui s'était tapi dans une encoignure. L'homme était parfaitement éclairé par les lumières de la vitrine et Morane put remarquer alors que le chapeau qu'il portait était de forme démodée, aux bords assez larges et à la coiffe ornée d'un haut ruban noir, ce qui ne se

faisait plus depuis des années. « Ou bien ce type-là porte le couvre-chef de son ancêtre, songea le Français, ou bien il se fournit directement chez l'antiquaire... »

Assuré de n'avoir pas été suivi, le lanceur de grenades pénétra dans la boutique et disparut derrière la porte, qu'il referma sur lui.

Toujours dissimulé dans son encoignure, Morane demeura quelques instants indécis, se demandant quel parti prendre. Le plus simple évidemment était d'attendre l'arrivée de Bill et de lui recommander d'aller avertir Gains, afin que la police cernât le quartier et visitât la boutique pour y saisir l'homme en gris. Mais cela prendrait sans doute un certain temps et l'agent de Ming, on ne pouvait douter qu'il le fût, aurait sans doute eu le temps de prendre le large.

Cherchant autour de lui, Ballantine apparut sur le trottoir. Quand il fut à sa hauteur, Bob l'interpella doucement.

— Je suis là, Bill. Viens me rejoindre...

Le géant fouilla du regard la pénombre de l'encoignure et distingua la silhouette de son ami. Il s'approcha et, se dissimulant à son tour, demanda :

— Où donc est passé notre petit plaisantin au pétard, commandant ?

Du menton, Morane désigna la boutique de l'épicier et expliqua :

— Il est entré là-dedans, Bill... peut-être pour y acheter son aileron de requin du soir...

— À moins que ce ne soit là qu'il achète ses grenades, goguenarda l'Écossais. Dans ces épiceries chinoises, on trouve un peu de tout...

Tous deux demeurèrent un moment silencieux, essayant de distinguer quelque chose à travers les vitrines de la boutique, mais les reflets sur les vitres mouillées brouillaient tout. Finalement, Bob n'y tint plus.

— Reste là, Bill, et fais le guet. Je vais voir ce qui se passe là-dedans. Si dans cinq minutes je ne suis pas reparu, tu alertes Gains et vous fouillez le quartier...

La puissante main de Bill se posa sur le bras de son ami.

— Vous allez encore vous flanquer dans la gueule du loup, commandant...

Morane haussa les épaules.

— Dans la gueule du loup ? fit-il. N'est-il pas permis d'entrer dans une épicerie chinoise, comme tout le monde ? Après tout, on peut ne pas avoir les yeux bridés et aimer les grenades à la sauce cantonnaise...

D'un mouvement sec du bras, il se dégagea et, nonchalamment, traversa la rue pour gagner l'épicerie. Sans hésiter, il poussa la porte et pénétra dans la boutique. Celle-ci était composée d'une pièce assez vaste, plus longue que large, huit mètres sur trois environ. Un des côtés était occupé par un long comptoir de bois verni encombré de bocaux et derrière lequel une grande étagère supportait des denrées de toutes sortes : ailerons de requins séchés, champignons agglomérés comme des feuilles mortes, boîtes de conserves exotiques, poissons déshydratés et salés... Derrière le comptoir, un Chinois s'affairait, mais ce n'était pas le lanceur de grenades. Au contraire, il s'agissait d'un petit vieillard en blouse grise à l'air affable et qui s'expliquait en patois de Chinatown avec une ménagère qui profitait sans doute de cette heure tardive pour faire ses emplettes, hors de toute foule.

Morane connaissait suffisamment le patois employé par les habitants de Chinatown pour comprendre ce qui se disait. Au moment où il avait pénétré dans la boutique, l'épicier demandait à sa cliente :

— Et que puis-je vous servir encore, madame Tien ?

La ménagère, dont le cabas déjà à demi plein était posé devant elle sur le comptoir, eut un léger sursaut.

— Que se passe-t-il, monsieur Son, interrogea-t-elle, pour que vous me posiez pareille question ? Vous savez bien que le prends chaque soir ma boîte de litchis. Auriez-vous perdu la mémoire ?

Sans doute s'agissait-il d'une habituée qui considérait le fait de faire ses emplettes comme un rite. Depuis des années, chaque soir sans doute, elle entraît dans cette boutique sans rien dire et on lui emplissait automatiquement son sac des denrées coutumières. Il était donc normal qu'elle s'étonnât de la

question du boutiquier. Celui-ci avait d'ailleurs pris sur l'étagère une boîte de litchis, qui alla rejoindre les autres marchandises dans le sac. Madame Tien paya et, en maugréant entre ses dents jaunes et gâtées, elle quitta la boutique.

Morane demeura seul devant l'épicier. Celui-ci, se faufilant derrière son comptoir, s'approcha de lui et, s'inclinant respectueusement, à l'asiatique, demanda :

— Que puis-je pour l'honorable gentleman ?

Au hasard, Morane jeta le nom d'une denrée dont les Chinois sont friands mais qu'il est souvent fort difficile de trouver en Occident.

— Je voudrais une boîte de trévang séché, dit-il. Il s'attendait à ce que le commerçant lui répondit ne pas posséder ce mets recherché, mais au contraire, un sourire apparut sur le visage du Chinois qui s'inclinant à nouveau, lança :

— J'ai justement reçu du trévang de Hongkong... J'en donne à l'honorable gentleman...

Pendant que l'épicier prenait une boîte couverte de caractères chinois sur une des étagères et l'enveloppait de papier brun, Morane inspectait avec soin la boutique. Nulle part cependant il ne trouva trace du lanceur de grenades. Seule, une porte se découpant au fond du magasin attira son attention « Sans doute cette porte donne-t-elle sur l'arrière-boutique, songea-t-il, et mon homme sera-t-il passé par-là... »

La voix de l'épicier le fit sursauter.

— Voilà votre paquet, honorable gentleman. Ce sera trois dollars...

Bob avait légèrement sursauté et il se rendit compte que le commerçant l'observait avec curiosité, voire avec suspicion. Sans montrer la moindre hâte, il posa trois billets d'un dollar sur le comptoir, prit le paquet qui lui était tendu et regagna la rue.

— Qu'est-ce qui se passe, commandant ? avait interrogé Bill Ballantine.

Morane était allé retrouver son ami dans leur encoignure.

— Il se passe, Bill, que nous nous trouvons avec une boîte de trévang séché sur le dos. Reste à savoir comment nous allons le préparer...

Dans la pénombre, l'Écossais fit la grimace.

— De toute façon, dit-il, je déteste le trépang... Le reste de la cuisine chinoise, ça va bien sûr. Mais le trépang ! Rien qu'à en sentir l'odeur, et j'ai envie d'avaler aussi sec tout un litre d'eau de Cologne... ou de whisky...

— De toute façon, nous ne sommes pas venus là pour savoir à quelle sauce il faut préparer les holothuries, dit Morane en déposant le paquet sur le sol, mais pour nous demander où est passé notre lanceur de pétards...

— Aucune trace de lui ? interrogea à nouveau Bill. Le Français secoua la tête.

— Aucune trace... Pourtant, je suis persuadé qu'il a pénétré dans cette boutique. Évidemment, il y a une sortie de derrière...

— Dans ce cas, nous sommes Gros Jean comme devant, fit remarquer Ballantine. Notre lascar a traversé le magasin et s'est perdu dans la nature...

— Ce n'est pas si sûr, mon vieux, murmura Morane l'air rêveur. Si notre homme n'a fait que traverser l'épicerie, au nez et à la barbe de son tenancier, il faut supposer que celui-ci se trouve d'une façon ou d'une autre, directement ou indirectement, en cheville avec l'Ombre Jaune...

De la main, Morane désigna la boutique, et il continua :

— Nous nous trouvons donc de toute façon sur une nouvelle piste... À nous de savoir la suivre...

— Comment allons-nous nous y prendre ?

— De la façon la plus simple qu'il soit possible. Nous allons attendre ici que M. Son ferme boutique. Ensuite, nous irons jeter un coup d'œil à l'intérieur...

Sans prononcer de nouvelles paroles, ils demeurèrent immobiles dans leur encoignure, certains que de l'épicerie on ne pouvait distinguer leurs silhouettes. Un quart d'heure se passa, puis les lumières de la boutique s'éteignirent. L'épicier apparut sur le seuil, revêtu d'un imperméable et chapeauté. Il ferma la porte derrière lui et s'éloigna d'un pas rapide.

— La chance est pour nous, constata Morane. M. Son ne semble pas habiter sa boutique... Nous aurons donc les coudées franches...

Un nouveau quart d'heure s'écoula. Dans la rue, les passants se faisaient de plus en plus rares. La pluie, qui continuait à tomber avec entêtement, n'avait rien d'ailleurs pour encourager aux promenades nocturnes. Bob désigna un étroit passage sur le côté de l'épicerie.

— Allons jeter un coup d'œil par-là, dit-il. Nous trouverons bien l'une ou l'autre voie d'accès...

Sans se presser, ils traversèrent la rue et se glissèrent dans le passage, bordé sur la droite, côté boutique, d'un mur haut de deux mètres à peine. Bob en désigna le faîte.

— Passons par-là, dit-il. Sans doute nous trouverons-nous alors derrière l'épicerie elle-même. Fais-moi la courte échelle, Bill...

Vingt secondes plus tard, ils prenaient pied tous deux dans une étroite cour dallée au fond de laquelle on distinguait un hangar d'où sourdait une odeur un peu écœurante de poisson séché. Ils ne pouvaient donc douter se trouver dans les dépendances de l'épicerie. Morane désigna une porte, sur la droite.

— Essayons de passer par-là, dit-il. Nous devons immanquablement déboucher dans l'arrière-boutique...

La porte, dont la serrure était vétuste et le chambranle à demi moisi, ne résista pas longtemps à la poussée puissante de Bill Ballantine. Le bois céda avec un claquement sec et le battant pivota sur ses gonds. Tirant de sa poche une minuscule torche électrique, Morane en masqua le faisceau lumineux de la main, et tous deux s'engagèrent dans un étroit corridor où régnait toujours la même odeur de poisson ranci que dans la cour. Une seconde porte, non fermée celle-là, leur permit d'accéder à une petite pièce carrée, encombrée de caisses portant toutes des marques commerciales de Hongkong.

— Aucune erreur, constata Morane, nous nous trouvons bien dans l'arrière-boutique. Jetons-y un coup d'œil...

Mais ils eurent beau regarder derrière les caisses, en déplacer quelques-unes, ils ne découvrirent rien, aucune présence, aucune issue.

— Décidément, fit Bill, rien ne marche dans cette affaire. L'oiseau semble s'être envolé... Vous auriez dû l'épingler

immédiatement, commandant, après qu'il eut lancé son pétard... Peut-être les hommes de Gains auraient-ils réussi à le faire parler...

Bob Morane tournait et retournait à travers l'arrière-boutique à la façon d'un fauve en cage. Il enrageait. Ne venait-il pas de découvrir une nouvelle piste, et voilà que celle-ci se perdait définitivement, comme une source dans le sable. Rageusement, il écarta un rideau dissimulant des étagères sur lesquelles s'amoncelaient des boîtes de conserves et des bocaux.

— Rien là-dedans non plus, maugréa-t-il. J'ai l'impression, Bill, que tu as tout à fait raison : nous avons manqué le coche...

C'est alors que le pied du Français toucha quelque chose de mou dissimulé jusqu'alors par la tenture. Il se baissa, ramassa l'objet et le retourna longuement, pensif, entre ses doigts. Il s'agissait d'un vieux feutre gris, de forme démodée et trempé par la pluie, dont la coiffe s'ornait d'un large ruban noir : le couvre-chef du lanceur de grenades.

## 8

— Qu’avez-vous donc, commandant, à regarder ce chapeau comme s’il était tombé du ciel ? Après tout, ce n’est qu’un vieux galurin dont un épouvantail ne voudrait même pas pour passer l’hiver...

— C’est peut-être un vieux galurin, en effet, Bill, répondit Morane, mais pas un vieux galurin comme les autres. C’est celui que portait notre lanceur de grenades...

Le visage de Bill Ballantine, s’était soudain fait grave.

— Le chapeau de notre lanceur de grenades, fit-il en écho. Nous l’avons donc la preuve qu’il est bien passé par ici...

— La preuve ? dit Bob avec un haussement d’épaules. Ne l’avais-je pas déjà puisque je l’ai vu, de mes yeux, pénétrer dans cette boutique ?... Non ce n’est pas cela. Il y a autre chose : la présence de ce chapeau ici m’ouvre de nouveaux horizons...

— De nouveaux horizons, de nouveaux horizons, maugréa l’Écossais. Pour moi, l’affaire est claire : notre lascar aura traversé la maison et, pendant que vous demeuriez au-dehors, il se sera esquivé par une porte de derrière... Il doit depuis longtemps s’être perdu dans la nature à présent...

Pourtant, Morane ne paraissait pas convaincu par les arguments de son ami.

— S’il a simplement traversé la maison, dit-il, pourrais-tu m’expliquer comment il a pu perdre son chapeau, et pourquoi celui-ci se trouve justement derrière le rideau de cette étagère ?...

Ce dernier argument parut ébranler légèrement la certitude du colosse, qui dut reconnaître :

— Cela me paraît bien étrange, en effet, et puis un chapeau que l’on a sur la tête ne se perd pas si facilement, surtout dans un endroit où ne souffle pas le moindre vent... Reste à trouver une explication à cela...

Pendant de longues secondes, Bob Morane demeura pensif.

— Déjà un fait, minime en soi, m'avait paru insolite, finit-il par dire. Pourquoi tout à l'heure, dans la boutique, l'épicier a-t-il oublié que sa cliente terminait chaque soir ses achats par une boîte de litchis ? Cette cliente parut d'ailleurs s'en offusquer...

— L'épicier peut, comme tout le monde, avoir eu un moment d'oubli, fit remarquer Bill. Il ne faut quand même pas voir partout, dans le fait le plus bénin, l'intervention de l'Ombre Jaune...

— Peut-être as-tu raison, Bill, convint Morane, mais ce n'est pas sûr. Le moindre petit indice ne peut être négligé... Et puis, il y a ce chapeau. Pourquoi le lanceur de grenades l'a-t-il perdu et pourquoi se trouvait-il justement sous la tenture de cette étagère ?

Bill poussa un grognement.

— Je dois reconnaître une fois encore, commandant, que cela est assez troublant. Quelle explication pouvez-vous fournir ?

Depuis un moment, Bob Morane considérait l'étagère avec un intérêt croissant, détaillant les boîtes de conserve et les bocaux posés sur les rayons.

— La seule façon de trouver l'explication dont tu parles, Bill, finit-il par dire, c'est de demander à ces rayons de nous livrer leur secret et, pour cela, nous allons devoir nous intéresser à eux de plus près.

Bob s'était mis à extraire un à un bocaux et boîtes de l'étagère, pour les poser sur le sol. Bill aidant, il fallut peu de temps pour que les rayons fussent presque vides. Soudain, Ballantine poussa une exclamation.

— Ça par exemple ! On dirait que cette boîte pèse une tonne ! À moins qu'elle ne soit fixée au rayon...

Intéressé, Morane inspecta la lourde boîte de fruits que son compagnon ne parvenait pas à déplacer. À son tour, il essaya de la soulever, mais en vain.

— Tu as raison, Bill. Elle doit être fixée au rayon, à moins que...

Au lieu de continuer à vouloir soulever la boîte, il la fit tourner sur elle-même, ce qui produisit un petit crissement régulier faisant songer à celui produit par une roue dentée à crémaillère. Bob fit ainsi accomplir un tour sur elle-même à la

boîte et, soudain, toute la partie inférieure de l'étagère coulisssa vers la gauche, découvrant une ouverture haute d'un mètre environ et au-delà de laquelle on distinguait l'amorce d'un escalier de briques.

Les deux amis s'étaient légèrement reculés. Ils inspectèrent longuement le passage puis Bob hocha la tête.

— C'est ici que notre lanceur de grenades aura perdu son couvre-chef. Dans sa hâte de passer par cette ouverture, il en aura heurté du front la partie supérieure de l'encadrement, et son chapeau sera tombé sans qu'il prenne le temps de le récupérer...

— Qu'est-ce qu'on fait, commandant ? interrogea Bill. On va jeter un coup d'œil là-dedans ?

Morane fit la moue.

— Je ne pense pas que ce serait bien sage, mon vieux Bill. Mieux vaut tout remettre en place et aller chercher du renfort... Inutile d'aller nous fourrer dans un guêpier... Mais le géant ne semblait pas de cet avis.

— Pourquoi attendre ? fit-il. Après tout, il peut ne s'agir là que d'une cache sans issue, au fond de laquelle notre lanceur de grenades se sera réfugié. Dans ce cas, il nous faudrait le coincer au plus vite. Si nous nous éloignons, au contraire, il aura le temps de s'éclipser et nous perdrons ainsi une précieuse source de renseignements qui nous permettrait peut-être de parvenir jusqu'à Ming...

Cet argument fit fléchir la volonté de Morane. De toute façon la curiosité, qui chez lui était souvent la plus forte, le poussait.

— Tu as raison, Bill. Si notre homme se cache là-dedans, il nous faut l'épingler avant qu'il ait eu le temps de tirer sa révérence. Allons-y...

Braquant sa minuscule torche électrique, le Français se baissa et s'engagea dans le passage, Bill sur les talons. Ils descendirent une dizaine de marches et pénétrèrent dans un étroit couloir voûté. Là, ils s'immobilisèrent.

— On continue ? interrogea Ballantine.

Pendant quelques secondes, Bob hésita, puis il se décida brusquement :

— On continue, mais pendant quelques minutes seulement. Si ce couloir se prolonge, nous revenons sur nos pas et prévenons Gains...

La galerie ne devait se prolonger que sur une dizaine de mètres, et ils débouchèrent dans un petit caveau à la voûte très basse et au sol et aux murs faits de briques, tout comme le sol et les murs de la galerie qu'ils venaient de suivre. Ce qui attira aussitôt leur attention, ce fut l'homme couché sur le sol : un Chinois nu-tête et vêtu d'un imperméable gris mouillé de pluie. Au côté gauche de sa poitrine, le sang formait une tache plus sombre. Cependant, il n'était pas mort, car une de ses mains bougeait encore faiblement.

Immédiatement, Bob Morane et Bill Ballantine l'avaient reconnu.

— C'est notre homme, fit Ballantine !

— Aucun doute là-dessus, approuva Morane. Je reconnâtrai ce vieil imperméable entre mille... J'espère que nous n'arrivons pas trop tard...

Déjà Bob se penchait sur le blessé. Du doigt, il lui toucha la joue ; une joue molle, souple et chaude, vivante. À ce contact, l'homme ouvrit les yeux et ses regards, déjà voilés par l'approche du trépas, se posèrent sur Morane. Peut-être le reconnut-il. Toujours est-il que ses lèvres s'agitèrent, pour laisser tomber dans un souffle ces mots sans suite :

— L'Ombre Jaune... Failli dans ma mission... Dacoïts... Poignardé...

Les lèvres devinrent soudain blanches comme de la craie, s'immobilisèrent, et la tête retomba de côté jusqu'à ce que la joue touchât les briques du sol. Bob se releva.

— Il est mort, dit-il. Le poignard des dacoïts de Monsieur Ming ne pardonne pas...

— Pourquoi l'a-t-on tué ? interrogea Ballantine qui n'avait pas entendu les dernières paroles du mourant.

— Il devait nous exécuter, expliqua Morane, mais il a échoué et Ming l'a su, sans doute par l'épicier qui m'a reconnu quand j'ai pénétré dans la boutique... Le châtiment ne s'est pas fait attendre. Un dacoït attendait ce malheureux ici et l'a poignardé.

Quand on se fait homme de main de l'Ombre Jaune, on ne peut se permettre le moindre échec...

— En ce qui nous concerne, nous n'avons plus rien à faire ici, mieux vaut quitter ce souterrain et prendre contact avec Gains au plus vite...

Se détournant du corps inanimé de l'homme qui avait trouvé la mort faute d'avoir pu la dispenser lui-même, ils voulurent quitter l'étroit caveau mais, quand Morane braqua le faisceau de sa lampe vers l'entrée de la galerie par laquelle ils étaient venus, il ne la trouva plus. Là où quelques minutes plus tôt béait une ouverture, il n'y avait plus maintenant qu'un épais mur de maçonnerie, sans la moindre solution de continuité, tout comme si cette ouverture n'avait jamais existé.

\*

En vain, les deux amis avaient cherché l'entrée du passage, mais sans en découvrir la moindre trace. Ils ne devaient pas non plus découvrir le mécanisme permettant de le démasquer.

— Pourtant, fit Bill avec lassitude, puisque ce passage a été ouvert puis refermé, il doit y avoir moyen de le faire s'ouvrir à nouveau... Si nous pouvions découvrir la commande du mécanisme...

— Peut-être cette commande, n'existe-t-elle pas, dit Bob. Tout peut fonctionner automatiquement. Quand, là-haut, la portion inférieure de l'étagère glisse sur elle-même, le passage ici s'ouvre en même temps. Au bout d'un certain délai, il se referme automatiquement, et il n'y a plus moyen alors de l'ouvrir qu'en faisant à nouveau glisser la partie inférieure de l'étagère dans l'arrière-boutique...

— Tout cela est bel et bien, mais nous voilà enfermés dans la souricière, à nous demander à quelle sauce Monsieur Ming va nous dévorer.

— Lui seul le sait, dit Bob. Mais ce n'est pas une raison pour attendre ici les événements en nous tournant les pouces. Puisque nous ne pouvons revenir en arrière, allons de l'avant...

Tout en prononçant ces dernières paroles, le Français braquait le rayon de sa torche vers l'entrée d'un autre passage s'ouvrant au fond de l'étroit caveau.

— Continuons par-là, dit-il. Nous finirons bien par arriver quelque part...

— Il y a cependant une chose que vous oubliez, commandant, fit remarquer Bill Ballantine. La pile de votre petite torche électrique n'est pas inépuisable. Avant une demi-heure, nous serons plongés dans les ténèbres...

— Ce n'est pas si sûr, dit Morane. Peut-être notre lanceur de grenades va-t-il nous fournir le supplément de lumière dont nous avons besoin...

S'approchant du corps inanimé, Morane s'accroupit et récupéra la lourde torche électrique qu'il avait remarquée auparavant à proximité de l'épaule du défunt. Rapidement, il fit jouer le contact de la torche et une vive lumière jaillit. Bob poussa une exclamation de triomphe.

— Voilà ce qu'il nous faut ! dit-il. Avec cette lampe, nous avons plusieurs heures de lumière. Ensuite, nous verrons bien... De toute façon, il s'en passe des choses en plusieurs heures...

Ils se dirigèrent vers l'entrée de la seconde galerie, dans laquelle ils s'enfoncèrent. Combien de temps marchèrent-ils ainsi, de passage en passage ? Parfois, un escalier, toujours descendant, s'offrait à eux. Puis c'étaient de nouveaux passages, de nouvelles galeries, de nouvelles salles, toutes d'origine assez ancienne, car le salpêtre couvrait les murs de briques. Parfois cependant, des réparations récentes se révélaient. Des plaques de ciment plus frais remplaçaient les vieilles briques effritées. Des poutres soutenaient des voûtes affaissées, des arcs-boutants empêchaient des murs branlants de s'écrouler.

Après avoir erré pendant près d'une heure dans cet inextricable labyrinthe, à travers lequel ils auraient eu bien de la peine à retrouver leur chemin, ils débouchèrent dans une vaste salle contre les murs de laquelle s'amoncelaient des caisses oblongues couvertes de caractères chinois. Ils s'en approchèrent et eurent presque aussitôt un mouvement de recul. De plusieurs de ces caisses, éventrées par le temps qui avait pourri leurs planches, des débris humains s'échappaient. Ici, un squelette

presque entier, aux os retenus encore par les ligaments solidifiés ; à un autre endroit, un crâne avait roulé ; là, une des caisses, en s'écrasant sur le sol, s'était ouverte telle une noix vide, révélant la forme d'un corps momifié.

— Des cercueils !... s'était exclamé Bill. Des centaines et des centaines de cercueils !...

— Oui, des cercueils, fit Bob en écho, et dont la plupart, si l'on s'en rapporte à l'état de pourriture du bois dont ils sont faits, remontent à un certain nombre d'années, plus de cinquante ans sans doute. Nous nous trouvons assurément dans une ancienne nécropole chinoise. Une sorte de salle d'attente de l'Au-delà, où les corps des défunts attendaient de partir vers la lointaine terre des Ancêtres...

— Nous serions donc au cœur même de Kowa, fit Bill. Bob approuva de la tête.

— Oui, Bill, nous nous trouvons dans Kowa, la mystérieuse ville souterraine de Chinatown, devenue à présent, nous ne pouvons en douter, la Cité de l'Ombre Jaune...

Il y eut un long silence, que Bill rompit en réprimant un frisson.

— Brrr... Cet endroit me donne froid dans le dos... Si nous continuions notre route...

— De toute façon, fit Bob, c'est tout ce qui nous reste à faire puisqu'il nous est impossible de revenir en arrière. Si nous le faisons, nous ne retrouverions jamais le chemin par lequel nous sommes venus et nous nous égarerions davantage...

En hâte, ils traversèrent la sinistre nécropole et s'engagèrent dans une nouvelle galerie. Ils marchèrent encore pendant dix minutes environ, puis l'aspect des souterrains changea. Les galeries se firent plus larges, leurs murs, de vétustes, prirent un aspect de neuf révélant de récents aménagements. Finalement, une lumière brilla devant eux et ils purent éteindre leur lampe. Continuant dans les semi-ténèbres, ils débouchèrent dans une nouvelle salle, toute neuve celle-là, ou tout au moins complètement rénovée, car les murs de briques avaient disparu sous une sorte de ciment dont la blancheur relative éclatait à la lumière des lampes électriques accrochées à la voûte. De chaque côté de cette salle, des alvéoles étaient aménagées, un peu

semblables à celles d'un caveau à vin. Pourtant ce n'étaient pas des bouteilles qui reposaient dans ces alvéoles ; chacune d'entre elles contenait un homme étendu qui semblait dormir profondément. La plupart étaient des Chinois mais, parmi eux, Bob et son ami reconnurent plusieurs Occidentaux, tous portant l'uniforme d'officier de l'armée des États-Unis.

— Ces hommes ne sont pas morts, fit Morane après avoir fait les constatations d'usage. Ils dorment seulement d'un sommeil léthargique, toute vie suspendue...

Bill Ballantine fit la grimace.

— Je n'aime pas cela du tout. Plus nous avançons dans ces maudits souterrains, plus nous y sentons la présence de Monsieur Ming...

Bob Morane opina de la tête.

— Aucun doute, fit-il, notre ennemi est sous tout cela. Il a dû truquer cette ancienne cité souterraine pour en faire un repaire à sa mesure... Sans doute ne sommes-nous pas encore au bout de nos étonnements...

Longuement, Morane demeura songeur, puis il se secoua pour continuer :

— Avançons encore... Nous finirons bien par arriver quelque part...

Ils s'engagèrent dans une nouvelle galerie s'ouvrant devant eux. Elle était éclairée par des lampes électriques accrochées au plafond sous des grillages métalliques, et ils pouvaient progresser rapidement. Au fur et à mesure qu'ils avançaient un bruit leur parvenait : une sorte de ronronnement ténu venant des entrailles du sol semblait-il, comme si toute une machinerie fonctionnait en dessous d'eux, une machinerie parfaitement réglée dont le bourdonnement possédait tout juste l'intensité d'une respiration régulière.

— Quand on se trouve dans un des repaires de l'Ombre Jaune, dit Bill, il y a forcément quelque machine infernale en train de fonctionner quelque part...

— Sans doute une génératrice, supposa Bob. Cette cité souterraine doit produire sa propre lumière...

Il se tut, demeura un instant silencieux puis reprit comme pour lui-même :

— Une génératrice... ou autre chose...

Ils n'eurent pas le loisir de formuler de nouvelles suppositions sur cette mystérieuse machinerie, car ils venaient de déboucher dans une nouvelle salle à peine éclairée par une seule lampe suspendue à la voûte et qui, ne parvenant pas à percer complètement les ténèbres, gardait les murailles plongées dans une épaisse pénombre.

Les deux amis s'étaient avancés à travers la salle jusqu'à parvenir au centre, sous la lampe. C'est alors que la lumière se fit soudain plus intense, pour se changer en une clarté crue, aveuglante, révélant chaque détail de l'endroit, et ils purent se rendre compte qu'ils n'étaient pas seuls. Appuyés aux murailles, des hommes disséminés en plusieurs groupes les guettaient. Insensiblement ils se mirent à bouger, se déployant en un double éventail afin d'interdire toute fuite aux intrus.

## 9

— Nous voilà pris comme des poissons dans une nasse, constata Bill Ballantine.

Bob Morane, lui, ne disait rien, se contentant d'inspecter les hommes qui les entouraient. C'étaient tous des Chinois vêtus de mauvais vêtements de toile. Mais ce qui frappait surtout en eux, c'était l'étrange absence d'expression de leurs traits, leurs yeux aux regards fixes, leurs gestes un peu saccadés. Ces hommes ressemblaient en tout point à ceux auxquels Bob Morane et Bill Ballantine avaient eu affaire déjà à Honolulu, lors de leur visite chez Ray Lavins. Ils leur rappelaient également d'autres hommes semblables, contre lesquels ils avaient eu à lutter au cours d'un de leurs précédents affrontements avec Monsieur Ming<sup>3</sup>.

— On dirait des « guerriers », fit Bill Ballantine. Morane eut un signe de tête affirmatif.

— Oui Bill, des « guerriers ». Surtout que, s'il t'en souvient, jadis sur l'île Danen, Ming nous avait fait part de son intention d'en faire des Cyborgs. Cela expliquerait leur capacité de vivre sous l'eau, et aussi leur invulnérabilité.

Ce bref échange de vues fut soudain interrompu, car les hommes, toujours par groupes, s'étaient mis à converger lentement en direction de Bob et de son compagnon. Ils ne portaient pas d'armes mais, en dépit de leur impassibilité, leur attitude était cependant agressive.

— Sans doute veulent-ils nous capturer, dit Morane. Défendons-nous...

Les deux amis tirèrent leur automatique et attendirent que leurs agresseurs fussent à bonne portée. Alors ils ouvrirent le feu, chacune de leur balle atteignant son but. Ce fut d'ailleurs le seul résultat qu'ils obtinrent. Bien que touchés, les Cyborgs – on

---

3 Voir : Les Guerriers de l'Ombre Jaune.

ne pouvait plus leur donner que ce nom – ne paraissaient pas souffrir davantage. Après avoir marqué un moment d'arrêt dû à l'impact de la balle, ils repartaient, indemnes, semblait-il.

— Ils sont réellement invulnérables, gronda Ballantine. J'ai l'impression que nous obtiendrons de meilleurs résultats avec nos poings...

Ils allaient bientôt devoir en faire usage car, leur arme une fois vide, les Cyborgs se précipitèrent sur eux. Ils eurent beau se débattre comme des forcenés, distribuer forces horions à gauche et à droite et jeter une demi-douzaine de leurs adversaires sur le sol, ils furent bientôt submergés par le nombre et immobilisés. Soulevés du sol par de nombreuses mains, ils se sentirent entraînés à travers la salle, puis le long d'une galerie.

Le voyage fut de courte durée. Au bout de cinq ou six minutes, les Cyborgs qui les portaient s'arrêtèrent et ils furent brutalement précipités sur le sol. En même temps, les Cyborgs s'écartaient, et ils purent tout à leur aise regarder autour d'eux.

Ils se trouvaient dans une salle d'assez petite dimension, dont les parois disparaissaient sous d'épaisses tentures de soie brodées de motifs chinois. Un épais tapis couvrait le sol. Mais ce qui, avant tout, retint l'attention des deux amis, ce fut, à l'autre extrémité de la salle, la silhouette de cet homme assis dans un fauteuil à haut dossier sculpté de dragons et de chimères. Cet homme, au crâne chauve, aux yeux jaunes dans une face olivâtre et à l'habit strict de clergyman, ils le reconnurent aussitôt : c'était l'Ombre Jaune.

Le terrible Mongol baignait dans une étrange lumière venue on ne savait d'où et qui l'éclairait seul, ne dispensant dans le reste de la salle que de vagues reflets permettant tout juste de distinguer certains détails. Bob Morane connaissait le goût de Monsieur Ming pour la mise en scène, mais il y avait cependant dans l'aspect de cette pièce, et surtout dans cette lumière, quelque chose qui l'intriguait. Quoi ? Il n'aurait pu le dire exactement...

Les Cyborgs avaient tous disparu un à un, et Bob Morane et Bill Ballantine se retrouvaient maintenant seuls avec leur ennemi. Les tentures étaient retombées et l'on ne distinguait

plus nulle part la moindre issue. Si les prisonniers voulaient en trouver une, il leur faudrait la chercher à tâtons.

L'Ombre Jaune avait pris la parole.

— Je vous avais dit, commandant Morane et, à vous aussi monsieur Ballantine, que nous nous retrouverions bientôt... Vous voyez que je tiens toujours parole...

— Ce n'est pas tout à fait votre faute si nous sommes là, Ming, fit remarquer Bill, puisque nous avons échappé à votre lanceur de grenades, pas très adroit entre nous. Enfin, vous lui avez fait payer cher sa maladresse...

— En outre, ajouta Bob, si nous sommes parvenus ici, c'est bien de notre propre gré...

— Je dois reconnaître, commandant Morane, fit Ming, que je ne m'attendais pas à ce que vous pénétriez aussi facilement dans ma cité souterraine. Mais, avec vous, je dois m'attendre à tout. Heureusement, vous n'avez pu cette fois échapper à mes guerriers.

— Peut-être, Ming, intervint Ballantine, pourriez-vous nous révéler vos plans, maintenant que nous sommes en votre pouvoir et qu'il nous est impossible d'avertir les autorités...

Le Mongol se mit à rire, de ce rire mesuré qui était le sien, ressemblant au ronronnement du tigre en chasse.

— En mon pouvoir !... Je vous connais trop, messieurs, pour savoir que je ne puis être certain d'avoir définitivement refermé mes griffes sur vous... Trop souvent, vous m'avez échappé pour que je risque à nouveau de me confier à vous. Ces confidences, dictées par l'orgueil, pourraient me mener trop loin, au cas où vous réussiriez à vous échapper...

Il y avait quelque chose, dans l'attitude de l'Ombre Jaune, et aussi cette étrange lumière la baignant, qui intriguait de plus en plus Morane. Il allait à son tour prendre la parole, pour gagner du temps en distrayant l'attention de leur ennemi, quand soudain toute lumière s'éteignit, et la salle fut plongée dans une obscurité totale.

Presque aussitôt, Bob entendit derrière lui un bruit léger, comme si quelqu'un s'approchait doucement. Ce bruit léger était accompagné d'un autre bruit, plus doux, plus insidieux, quelque chose comme le froufrou d'une robe de soie...

Une voix féminine murmura à l'oreille de Morane :

— Prenez ceci, Bob...

Il sursauta légèrement, car cette voix il l'avait reconnue. C'était celle de Tania Orloff, la nièce de l'Ombre Jaune qui, depuis toujours, les aidait clandestinement dans leur lutte contre son redoutable parent. En entendant cette voix, Morane avait senti son cœur se serrer car, pour lui, elle représentait un rêve impossible.

On avait glissé dans la main de Bob un objet rectangulaire, approximativement de la taille d'une boîte d'allumettes, et la voix avait repris, murmurant toujours :

— Cachez cela... C'est un walkie-talkie minuscule... Il me permettra de vous guider... Derrière Ming, il y a un couloir... Il vous suffira de le suivre... Pour passer, frappez Ming, et la voie vous sera ouverte...

Bob savait ne pouvoir demander la moindre explication. Il n'en aurait d'ailleurs pas eu le temps. Il y eut un nouveau froufrou de soie, puis le bruit léger fait par quelqu'un qui s'éloignait.

Quelques secondes s'écoulèrent. Ensuite, soudain, la lumière revint. Monsieur Ming n'avait pas changé de place et ne paraissait pas le moins du monde ému par l'incident.

Bill Ballantine, qui se trouvait assez près de Morane pour ne rien avoir perdu des paroles de Tania Orloff, éclata d'un gros rire et lança à l'adresse du Mongol :

— J'ai l'impression, Monsieur Ming, que votre petite installation électrique n'est pas tout à fait au point. Doit y avoir un faux contact quelque part...

— J'ai tort d'employer encore l'électricité, fit le Mongol. C'est un mode d'éclairage à présent désuet... Je n'ai pas encore eu le temps de doter cette cité souterraine de tous les perfectionnements de ma science...

Il n'y avait aucune forfanterie dans les paroles du Mongol, Bob Morane et son compagnon le savaient. La science de leur

ennemi était en effet prodigieuse et fort en avance sur leur temps.

Mais les pensées de Bob se tournaient pour le moment vers d'autres préoccupations. Il était temps de suivre les conseils de Tania Orloff, d'agir avant qu'il ne soit trop tard.

D'un pas assuré, le Français s'avança vers la silhouette brillamment illuminée de l'Ombre Jaune et, au fur et à mesure qu'il s'en approchait, cette silhouette changeait d'aspect, devenait excessivement plate, comme perdant toute épaisseur dans l'espace. Bientôt, elle ne fut plus qu'une image à deux dimensions. Bob était alors tout près de cette image et quand, du talon, il la frappa violemment, elle parut soudain se craqueler, se fendre, éclater et retomber en miettes, dans un long tintinnabulement de verre brisé.

Le Monsieur Ming qu'ils avaient eu jusqu'alors devant eux n'était qu'un jeu de glaces.

Les deux amis ne perdirent pas de temps à s'étonner. Jadis déjà, l'ombre Jaune avait usé de ce subterfuge pour donner l'impression de sa présence alors qu'il se trouvait en réalité éloigné de l'endroit où, grâce à un procédé connu de lui seul, son image se reflétait.

Sans se consulter, les débris de verre craquant sous leurs semelles, Bob et Bill s'étaient dirigés vers le fond de la salle. D'un grand mouvement brusque, Morane arracha la tenture de soie masquant la muraille et, devant eux s'ouvrit le passage dont avait parlé Tania Orloff. Il s'agissait d'un étroit boyau à section rectangulaire, où régnait une obscurité totale.

Bob tira une torche de sa poche, et ils s'avancèrent résolument dans cette galerie qui, peut-être, allait les mener à la liberté... si toutefois Tania continuait à leur prêter son concours.

S'emparant du walkie-talkie que lui avait glissé la jeune fille, Morane l'approcha de son oreille et, presque aussitôt, il perçut une voix nasillarde, dans laquelle il reconnut pourtant celle de Tania, lui conseiller :

— Allez droit devant vous... Au premier embranchement, vous tournerez à droite... Je resterai sans cesse en contact pour vous guider... Surtout, ne perdez pas de temps... On tâchera, par tous les moyens, de vous empêcher de quitter Kowa...

Sans se demander comment la jeune fille pouvait les suivre dans leur progression, les deux amis se mirent à marcher très vite, jusqu'au premier embranchement où, comme il venait de leur être conseillé, ils tournèrent à droite. C'est alors que, quelque part dans les souterrains, éclata l'appel déchirant des dacoïts.

— Ils sont à nos trousses, constata Ballantine, et comme nous sommes désarmés...

Le géant n'avait pas besoin de continuer, car ses derniers mots étaient comme une menace suspendue au-dessus de leurs têtes.

— Courons, dit Bob.

Ils se mirent à courir aussi vite qu'ils le pouvaient le long des galeries. Par moment, Tania dans le walkie-talkie, leur lançait un conseil, les faisant tourner à gauche, ou à droite, prendre un embranchement plutôt qu'un autre.

Pourtant, derrière eux, les dacoïts qui, sans doute, connaissaient parfaitement le labyrinthe, gagnaient du terrain, car leurs cris se faisaient à chaque seconde plus proches. À un moment donné, comme ils progressaient dans une longue galerie rectiligne, Bob se retourna et aperçut les silhouettes de leurs poursuivants.

— Plus vite, Bill, plus vite... Ils vont nous rejoindre... Tous deux connaissaient la vélocité des auxiliaires indiens de Ming, et ils n'ignoraient pas que, tôt ou tard, ils seraient rejoints et forcés de livrer un combat sans espoir. Si seulement ils avaient été armés ! Mais, livrés à leurs seuls moyens physiques, face à un adversaire plus nombreux, ils seraient infailliblement, après une lutte acharnée, réduits à l'impuissance et massacrés.

Tania Orloff demeurerait leur seule chance de salut...

Soudain, Bill Ballantine, qui courait en tête, s'immobilisa en poussant un rugissement de dépit.

— Nous sommes fichus, gronda-t-il. La galerie se termine en cul-de-sac...

## 10

— Nous voilà pris au piège, constata Morane avec colère. Les deux amis inspectaient désespérément cette muraille leur barrant la route : quelques mètres carrés de maçonnerie à peine, qui leur enlevait toute chance d'échapper. Revenir en arrière ? Il n'en était plus temps, car les dacoïts leur coupaient la retraite.

— Cette fois, Tania nous a laissés tomber, constata à son tour Ballantine.

Cela étonnait Morane, mais il devait en convenir.

— Il va falloir nous défendre, dit-il.

Les dacoïts n'étaient plus à présent qu'à sept ou huit mètres. Ils avaient arrêté leur course et avançaient à pas comptés, sûrs de leurs proies, semblait-il.

— Notre seule chance, dit Bob, c'est de les aveugler avec nos lampes, puis de leur tomber dessus à bras raccourcis...

— Un seul pépin, fit Bill. Ils sont une douzaine, et armés de poignards dont ils savent se servir comme personne... J'ai l'impression que nous sommes cuits...

« Si seulement, Tania pouvait faire quelque chose ! » songea Bob avec ferveur.

Cette prière fut entendue. Derrière eux, il y eut un grincement, au moment précis où les dacoïts se précipitaient à la curée, et la muraille pivota sur elle-même, découvrant une grande ouverture rectangulaire, dans laquelle ils plongèrent, tandis que, derrière eux, retentissaient les cris de déception des dacoïts.

Le passage se referma sur eux et, dans les ténèbres, ils demeurèrent adossés à la muraille, qui avait repris sa position primitive.

— Ouf ! fit Bill. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il était moins une...

— Et encore, dit Morane, haletant, ce serait faire preuve d'optimisme !...

Il alluma sa torche, un instant éteinte, et fouilla l'obscurité devant lui, découvrant un couloir en tout point semblable à celui qu'ils venaient de quitter, mais qu'agrémentaient par endroits quelques sculptures scellées aux parois.

— Tania ne nous a pas laissés tomber, reprit Bob.

Il approcha le minuscule walkie-talkie de son oreille, quêtant une explication. Elle ne tarda pas à venir.

— Je n'ai pu faire fonctionner tout de suite la commande ouvrant et refermant ce passage, fit la voix nasillarde dans l'appareil.

Et, presque aussitôt, elle reprit :

— Continuez votre chemin... Je vous guiderai tant que je le pourrai...

Ils reprirent leur route à travers les souterrains, qui continuaient à s'agrémenter de sculptures représentant des dragons, des démons et des dieux de la vieille mythologie chinoise. Grâce au walkie-talkie, Tania Orloff continuait à les guider dans ce dédale.

— Je me demande, fit Bill, comment elle peut savoir où nous nous trouvons à tout moment...

— Peut-être l'Ombre Jaune dispose-t-elle d'un appareillage lui permettant de surveiller visuellement toute l'étendue de Kowa, et cela sans avoir à se déplacer...

— Un œil électronique en quelque sorte, qui possède le pouvoir de regarder à travers les murs.

— Un dispositif de ce genre, sans doute, Bill... Avec Ming, il ne faut s'étonner de rien... Tout compte fait, ce ne serait là qu'une application combinée des rayons X et de la télévision...

Parfois, un ordre bref leur parvenait dans le walkie-talkie, et ils s'y conformaient avec docilité.

Finalement, ils débouchèrent dans une large galerie, en assez mauvais état et dont beaucoup de sculptures qui l'agrémentaient s'effritaient sous l'action corrosive de l'humidité et du salpêtre.

— Au bout de cette galerie, fit la voix de Tania Orloff dans l'appareil, il y a un escalier qu'il vous faudra descendre. Vous

prenez pied alors dans un couloir inondé, fermé par une grille de bronze qu'il vous faudra soulever... Au-delà, la voie sera libre jusqu'à l'Embarcadero... Dépêchez-vous, la marée monte, et il vous faudra peut-être nager... Désormais, je ne puis plus rien pour vous et le walkie-talkie devient inutile...

Ils atteignirent l'escalier, dont les marches se révélèrent visqueuses et usées, comme si, régulièrement, les eaux les frottaient, y déposant leurs limons et moisissures. Au bas des degrés l'eau battait d'ailleurs doucement. Une eau sombre, boueuse, qui leur monta jusqu'aux genoux.

Tous deux pataugèrent ainsi pendant cinq minutes peut-être, cinq minutes au cours desquelles il leur sembla que l'eau montait assez rapidement le long de leurs jambes. En fait, elle leur venait à mi-cuisses quand ils atteignirent la grille. Celle-ci, massif assemblage flanqué de dragons et couvert de vert-de-gris, était faite de deux éléments coulissant verticalement, un peu à la façon d'une fenêtre à guillotine.

Unissant leurs forces, les deux amis s'attelèrent à la besogne, mais les éléments de bronze étaient lourds et le vert-de-gris en bloquait les glissières. Transpirant, ahanant, ils parvinrent, au bout de plusieurs minutes d'efforts, à faire remonter de quelques centimètres à peine la partie inférieure de la grille. Ensuite, plus rien à faire. Et l'eau montait toujours : elle leur atteignait la taille à présent.

— Il faut que nous réussissions à la soulever suffisamment pour passer, grogna Bob.

— Oui, mais comment ? fit Bill. Ce truc n'a plus fonctionné depuis des années... Peut-être qu'avec un palan on y parviendrait, mais nous n'avons pas de palan...

Les traits contractés, Morane réfléchissait intensément.

— Je ne vois qu'une solution, dit-il finalement. Je vais essayer de me glisser sous la grille pour la soulever pendant que toi, de ton côté, tu tireras...

Mais Ballantine secoua la tête.

— Je vais plutôt, moi me glisser dessous, commandant... Je suis plus fort que vous et...

— Plus fort mais plus corpulent, coupa Morane. Peut-être ne trouverais-tu pas la place nécessaire... Voilà pourquoi je dois faire le plongeon...

Par petites aspirations rapides, il s'oxygéna au maximum l'organisme. Ensuite, il disparut sous l'eau, s'accroupissant autant qu'il lui était possible. Insérant l'épaule droite entre deux barreaux, il la cala sous une barre transversale et forçant sur les jambes, il amorça un mouvement de redressement.

Tout d'abord, rien ne bougea. Puis, insensiblement, la grille se souleva. De quelques centimètres seulement, mais c'était déjà un résultat. À nouveau, il poussa, pour gagner encore quelques centimètres. Il dut faire surface car l'air lui manquait. Il se rendit compte alors que l'eau avait encore monté, et rapidement, car elle lui atteignait à présent la poitrine.

— Si nous ne réussissons pas à faire monter cette maudite grille plus haut, dit Bill, nous allons finir par boire à la grande tasse. Et ce cru-là ne m'a pas l'air spécialement de la bonne année...

— Ça a bougé de quelques centimètres, répondit Bob. Encore un effort, et peut-être que...

Après s'être à nouveau oxygéné, il replongea. Au bout de quelques tentatives semblables, la grille avait été remontée notablement. Bob refit surface. L'eau atteignait alors les épaules de Bill ; quant à lui, c'était tout juste s'il parvenait à maintenir la bouche au-dessus de la surface.

— Je pense, dit-il, qu'en faisant le plongeon on réussira à passer par-dessous tous les deux... à moins que tu ne sois trop gros...

— N'aime guère cela, fit Ballantine. Doit y avoir un tas de bestioles dans ce bouillon de culture. En ouvrant la bouche, on pourrait en avaler une par mégarde...

— Justement, il ne faut pas ouvrir la bouche, coupa Morane. Allons, prenons un bol d'air et allons-y...

Le passage sous la grille devait s'effectuer sans encombre, du moins en ce qui concernait Bob Morane. Pour Bill, cela n'avait pas été si simple, et il avait bien failli rester coincé. Il finit cependant par se dégager, non sans se meurtrir le dos. Quand, à

bout de souffle, il émergea enfin, il s'ébroua violemment, pour grogner :

— Z'avez raison, commandant... Commence à devenir trop gros... Faudra que je songe à suivre un régime...

Ils se trouvaient prisonniers de ténèbres totales, car les lampes de poche, court-circuitées par l'eau, étaient devenues inutilisables. En outre, ils avaient perdu pied et ils se virent contraints de nager à tâtons le long de la muraille, en s'éloignant de la grille. Autour d'eux, des bêtes nageuses glissaient, rapides : sans doute des rats.

Finalement, une tache grise, tranchant sur l'obscurité ambiante, se détacha devant eux, se précisa, se fit clarté diffuse...

— On dirait la lumière du jour, fit Ballantine.

— Ou de la nuit, dit Bob.

C'était celle de l'aube. Une aube grise, flagellée de pluie. Ils passèrent sous une arche basse, à demi éboulée, firent quelques brasses et se rendirent compte, aux hautes silhouettes des bateaux se dressant un peu partout, qu'ils se trouvaient dans le port. Par place, sur l'Embarcadero lui-même, un fanal électrique brillait dans la bruine tel un gros œil chassieux.

— Cherchons un endroit pour aborder, souffla Morane. Ils continuèrent à nager, s'écartant autant que possible des navires, et ils finirent par découvrir un vieil escalier de pierre, entre deux piers désaffectés. Ils se hissèrent sur le quai et s'ébrouèrent, pour se débarrasser le plus possible de l'eau poisseuse dont leurs vêtements étaient imbibés. Il faisait froid et l'humidité les transperçait jusqu'aux os. Pourtant tous deux étaient de fer, et ce n'était pas quelques gouttes d'eau qui pouvaient leur faire peur. Cela n'empêcha pas Bill de faire remarquer :

— Pas gai le secteur et, en plus nous sommes mouillés comme des hameçons au travail... Des vêtements secs me feraient plaisir...

— Nous en avons vu bien d'autres, fit Bob avec un haussement d'épaules. Ce qu'il faudrait avant tout, c'est trouver un téléphone pour prévenir Gains que nous avons réussi à pénétrer dans Kowa...

Ils repérèrent une cabine à peu de distance, et Bob forma le numéro du bureau fédéral, pour trouver la ligne occupée. Ce fut seulement à la quatrième tentative qu'il obtint une réponse.

— Puis-je parler à Mr. Gains ? fit-il. Urgence... C'est le commandant Morane...

— Un instant. Mr. Gains vient en ligne...

Dix secondes plus tard, la voix de l'agent secret retentissait à l'autre bout du fil.

— Bob !... Que se passe-t-il ?... On vous a cherchés toute la nuit, Bill et vous... On vous a crus morts et j'étais sur le point de déclencher l'alerte générale...

— Nous avons eu des malheurs, expliqua Morane, ou de la chance, comme vous l'entendez... Nous avons réussi à pénétrer dans Kowa... et à en sortir... Je vous raconterai...

— Pour le moment, il y a plus urgent, coupa Herbert Gains. La mystérieuse Miss Lucy Lu vient à l'instant de se manifester...

— Lucy Lu ! sursauta Morane. Où se cachait-elle ?

— Venue incognito d'Honolulu à bord d'un cargo, elle est arrivée à San Francisco cette nuit. Mais, en débarquant, elle a eu des ennuis et a dû se réfugier dans les installations du port, d'où elle nous a téléphoné...

— Le port, fit Bob. Nous nous y trouvons justement...

— Où exactement ?

— Non loin de la gare du Ferry...

— Vous êtes à deux pas de l'endroit d'où Miss Lu nous a téléphoné... Elle avait l'air terrorisée et affirmait que des ennemis la menaçaient...

— Quel genre d'ennemi ?

— Elle ne nous l'a pas dit. La communication a été coupée brusquement...

— Quel est l'endroit exactement ? s'enquit Bob.

— Entre le Ferry et le pont d'Oakland, il y a un vaste chantier de construction... C'est là, en principe, que Miss Lu s'est réfugiée... Isabelle Show, qui se trouvait dans les parages à bord d'une voiture-radio, s'est déjà rendue sur les lieux. De mon côté, j'ai envoyé une équipe, mais je crains qu'elle n'arrive trop tard...

— Bill et moi allons immédiatement prêter main-forte à Isabelle, si elle en a besoin, lança Morane.

— Comme nous connaissons l'Ombre Jaune, elle en aura certainement besoin... Vous repérerez le chantier grâce aux deux énormes grues de couleur jaune qui le dominent...

Bob avait raccroché. Il quitta la cabine et rejoignit Ballantine, qui faisait le guet au-dehors.

— Que se passe-t-il, commandant ? interrogea le géant. Vous avez pu toucher Gains...

— Oui, jeta Bob, et il y a du nouveau... Miss Lu a de gros ennuis pas bien loin d'ici, et sans doute aussi Isabelle... Il faut y aller dare-dare...

— Mouillés comme nous sommes ?... Il y a de quoi attraper une fluxion de poitrine...

— Faisons confiance à l'Ombre Jaune, dit Morane. Avant longtemps sans doute, elle s'arrangera pour nous donner tellement de mouvement que nous en deviendrons aussi secs qu'un poisson péché à l'époque de l'Arche de Noé...

— Ouais, fit Bill Ballantine avec mauvaise humeur, avec ce maudit Ming, on est de toute façon toujours changé en poisson, soit en étant obligé de nager dans les égouts, soit autrement... et cela au moment où l'on aimerait être chez soi, les pieds bien au sec, dans une robe de chambre fourrée, à déguster un bon whisky...

Pourtant, Morane n'écoutait pas. Il s'était mis à courir en direction des chantiers, dont l'emplacement était marqué par les hautes silhouettes des grues se détachant sur la grisaille plombée de l'aube, telles deux gigantesques mantes religieuses passées au jaune de chrome par un peintre surréaliste.

## 11

L'endroit désigné par Gains était un espace assez vaste, rasé de ses hangars et où une vaste cuvette à fond plat avait été creusée pour recevoir les fondations de nouveaux docks destinés à accueillir les bateaux transpacifiques.

Se glissant entre les remblais, Bob Morane et Bill Ballantine avaient escaladé l'un d'eux pour, s'allongeant sur le ventre, étudier avec soin les parages.

Ils ne devaient rien distinguer d'anormal. C'était le chantier classique, avec ses bulldozers, ses amas de ferrailles, ses fouisseuses et ses deux énormes grues dressant presque côte à côte leurs hauts squelettes métalliques.

— Tout m'a l'air calme, dit Bill.

— Oui, approuva Morane. Trop calme peut-être... Allons voir de l'autre côté...

Quittant leur observatoire, ils entreprirent de contourner le chantier. Ils s'étaient légèrement écartés des remblais, quand Ballantine désigna un objet devant lui.

— Regardez, commandant...

C'était une cabine téléphonique, mais réduite à l'état d'épave. Ses vitres avaient éclaté et toute sa carcasse n'était plus qu'un amas de ferrailles tordues... Les deux amis s'approchèrent et, précautionneusement, Morane toucha du doigt l'un des montants métalliques. Il le retira aussitôt et le porta vivement à sa bouche.

— Le métal est brûlant, dit-il. Pas bien longtemps que cette cabine a flambé...

— Flambé ? fit Bill d'un air sceptique. Si vous pouvez réussir à faire flamber une cabine téléphonique tout acier et verre... On l'a plutôt fait sauter...

— Il n'y a pas traces d'explosion, fit remarquer Bob, mais uniquement de combustion... On dirait que toute l'armature a été soumise à l'action d'un gigantesque chalumeau oxyhydrique...

Cette constatation força Ballantine à se rendre à l'avis de son compagnon.

— Vous avez raison, commandant, dit-il après avoir à nouveau inspecté les débris.

Il fit la grimace et interrogea :

— Croyez-vous que ce soit de cette cabine que Miss Lu a téléphoné à Gains ?...

— Sans doute, Bill... Espérons simplement qu'elle a pu la quitter à temps... De toute façon, aucune trace d'elle parmi les débris... Le mieux que nous ayons à faire, c'est de continuer à explorer les parages...

Ils tournèrent le dos à la cabine et reprirent leur marche à travers les déblais, attentifs au moindre incident. Celui-ci ne tarda d'ailleurs pas à se produire, quand un double pinceau lumineux balaya les remblais, tandis qu'un bruit de moteur se faisait entendre.

— Une voiture approche ! jeta Bob. Cachons-nous...

Ils se dissimulèrent derrière un monticule de sable, juste à temps, car une longue auto noire apparut et stoppa à quelques mètres d'eux. Les phares, d'ailleurs devenus presque inutiles avec le jour gris qui montait, s'éteignirent et les portières s'ouvrirent, pour livrer passage à une femme et à un homme qui cachait sous son imperméable un objet oblong qui, selon toute probabilité, devait être une mitrailleuse.

Tout de suite, Bob Morane et son compagnon avaient reconnu la femme. Ils se démasquèrent et Bob lança, à mi-voix :

— Isabelle !

Miss Show se tourna vers eux et les reconnut elle aussi.

— Bob, fit-elle, Bill !... D'où sortez-vous ?

— Nous sommes, comme vous, à la recherche de Lucy Lu, expliqua Ballantine. Gains nous a avertis...

— Où étiez-vous passés tous les deux ? s'inquiéta Isabelle.

— Ce serait trop long à expliquer, intervint Morane. Pour l'instant, parons au plus pressé : retrouver cette Miss Lu...

Il désigna le côté du chantier vers lequel Bill et lui se dirigeaient quand ils étaient tombés en arrêt devant les débris de la cabine téléphonique.

— Allons par-là, continua-t-il.

Faisant aussi peu de bruit que possible, ils se glissèrent tous quatre parmi les déblais, jusqu'à atteindre l'endroit opposé à celui où se tenaient précédemment Bob et Bill. Les trois hommes et la jeune fille se hissèrent à plat ventre au sommet d'un monticule de sable, d'où la même vue que précédemment s'offrit aux deux amis, mais en contre-champ.

Tout d'abord, ils ne distinguèrent rien d'insolite. Puis, soudain, le policier en civil accompagnant Isabelle désigna un point précis, à peu de distance d'une des grues.

— Là, regardez !...

La grisaille de l'aube pâlisant sans cesse, tous purent voir ce qui précédemment peut-être avait échappé aux regards de Morane et de Ballantine. Il s'agissait d'une demi-douzaine de structures trapues, hautes de soixante-quinze centimètres au maximum. De teinte grise, elles se composaient d'un cylindre au sommet arrondi et surmonté d'une sphère de moindre diamètre. Tel quel, cela ressemblait à un tronc humain sans bras ni jambes et qui cependant se déplaçait, comme suspendu, à une dizaine de centimètres du sol, sans doute sur un coussin d'air, ou sur un champ magnétique. Au centre de la boule figurant la tête, il n'y avait qu'un œil unique et rond, ou plutôt une sorte de hublot derrière lequel brasillaient des lueurs bleuâtres.

— Qu'est-ce que c'est que ces marmousets mécaniques ? murmura Bill Ballantine.

— Sans doute quelque nouveau gadget de l'Ombre Jaune, nous ne pouvons en douter, affirma Morane.

Et il songeait : « Gadget peut-être, mais pour le moins inquiétant quand on sait qui en est l'inventeur... »

Progressant sans à-coup, les six marmousets entouraient l'une des grues, dont ils se rapprochaient lentement. Ce fut tout naturellement sur l'énorme engin que se reporta l'attention des observateurs. Ils ne repérèrent rien de particulier au premier regard, puis Bob distingua la petite silhouette grimpant l'échelle à paliers installée à l'intérieur du pied de la grue et permettant d'atteindre la cabine de commandes installée à l'une des extrémités de la longue flèche tournante.

Les autres avaient vu, eux aussi.

— Une femme ! fit Bill.  
— Oui, enchaîna Morane, une femme...  
— Vous croyez qu'il s'agisse de... ? s'enquit Isabelle Show en laissant son interrogation en suspens, comme si elle craignait de prononcer un nom précis.  
Bob eut un signe de tête affirmatif.  
— Aucun doute, dit-il d'une voix sourde. Il doit s'agir de Miss Lu...

\*

Les regards de Morane et de ses compagnons étaient à présent braqués sur la petite silhouette féminine s'élevant lentement à l'intérieur du pied à claire-voie de la grue. Selon toute évidence, Miss Lu – ce ne pouvait être qu'elle – fuyait les marmousets. C'était donc parce qu'elle savait qu'ils présentaient un danger réel.

— Je me demande ce que ces nabots mécaniques peuvent avoir de si terrifiant, murmura Bill. On doit pouvoir les renverser d'un coup de pied...

Ces mots ne trouvèrent aucun écho. Les marmousets n'étaient plus qu'à quelques mètres du pied de la grue, quand Miss Lu atteignit la flèche horizontale. Alors, tous ensemble, ils renversèrent vers l'arrière la sphère leur tenant lieu de tête, braquant leur œil unique vers le sommet de la grue. Derrière les hublots, il y eut une sorte de tournoiement spiraloïde, et la lumière bleue s'intensifia. Puis brusquement, des bulles de lumière, bleues également, en jaillirent pour converger vers Miss Lu. Elles ne devaient cependant pas toucher le sommet de la grue car, à une hauteur de six ou sept mètres à peine, elles éclatèrent, impuissantes, dans des gerbes d'étincelles rappelant celles produites par un chalumeau oxhydrique.

— Ils veulent atteindre Miss Lu, fit Isabelle Show, mais leurs armes ne semblent pas porter assez loin...

— Du moins en tir vertical, compléta Morane.

Les marmousets semblaient avoir changé de tactique. Ils concentraient à présent leur tir sur la base de la grue, dont le

métal rougissait sous l'effet de la chaleur dégagée par l'éclatement des bulles.

— Ils veulent faire fondre les poutrelles maîtresses pour jeter la grue tout entière à bas, fit Bob. Miss Lu se tuerait inmanquablement dans la chute...

— Nous devons tenter quelque chose ! s'exclama Isabelle.

Le policier qui l'accompagnait se dressa soudain, la mitrailleuse braquée, et il se mit à arroser les marmousets qui, ne paraissant pas le moins du monde s'inquiéter des balles ricochant sur leurs enveloppes de métal, continuèrent à concentrer leur feu sur les poutrelles.

Bob Morane prit une décision soudaine. Il désigna la seconde grue à Ballantine.

— Saurais-tu la manœuvrer, Bill ?

L'Écossais, qui était expert en toutes les branches de la mécanique, eut un signe de tête affirmatif.

— Je crois que je m'en tirerai, commandant...

— Alors, allons-y...

Sans se consulter davantage, les deux amis se mirent à courir en direction de la seconde grue, tout en accomplissant un grand détour afin d'éviter les marmousets. Ils atteignirent ensemble le pied de l'engin.

— Nous allons grimper là-haut, expliqua rapidement Morane. Pendant que je gagnerai la pointe extrême de la flèche, tu feras tourner celle-ci de façon à ce qu'elle touche celle de la première grue. De cette façon, avec mon aide, Miss Lu pourra passer de l'une à l'autre, et nous aurons ainsi une chance de la récupérer...

Ils se mirent à gravir aussi vite qu'il leur était possible l'étroite échelle de fer. Bob, qui allait en avant, atteignit le premier le sommet. Rapidement, il jeta à Ballantine :

— Mets la machine en marche, Bill, le plus vite possible... Tandis que le Français s'engageait sur l'entrecroisement de poutrelles, le géant gagnait la cabine de commandes. Il ne lui fallut que quelques secondes pour saisir le fonctionnement de celles-ci.

« Pourvu qu'il y ait du carburant dans les réservoirs ! » pensa-t-il.

Mais le diesel répondit au premier appel, et Bill put commencer à faire tourner la flèche. Manœuvre un peu brusque au début, due à l'inexpérience, et qui faillit précipiter Morane au sol. Il parvint cependant à reprendre son équilibre et à continuer sa périlleuse progression vers l'extrémité de la flèche, qu'il atteignit sans peine. De là, il put crier à Miss Lu, qui n'avait rien perdu de leurs gestes :

— Approchez-vous !... Je vais vous aider à passer de ce côté...

La jeune fille se mit à avancer dans sa direction.

En dessous, on entendait le crépitement des bulles de lumière bleue attaquant les poutrelles du pylône porteur.

Quand Ballantine arrêta la manœuvre, les extrémités des deux flèches n'étaient plus qu'à un mètre l'une de l'autre. Morane tendit la main vers Miss Lu. C'était une jeune Chinoise de vingt-deux ans à peine, sur le beau visage de laquelle l'angoisse avait, depuis plusieurs jours assurément, laissé ses empreintes insidieuses.

— N'ayez pas peur, dit Bob. Je suis là pour vous sauver... À son tour, elle lui tendit la main et, de la sienne, il enserra le poignet de la jeune fille.

— Serrez-moi le poignet également, ordonna-t-il.

Elle obéit. C'était là une prise solide, familière aux trapézistes, et qui sauva sans doute la vie à Miss Lu, car un des montants de la première grue s'étant soudain rompu, la flèche s'affaissa de deux bons mètres, et la jeune fille demeura suspendue dans le vide.

Solidement accroché à une entrecroise, Morane avait reçu le choc sans broncher.

— Tenez-vous fermement, recommanda-t-il. Lentement, d'un effort continu, il la hissa jusqu'à lui.

— Pas eu trop peur ? interrogea-t-il quand elle fut installée à ses côtés.

Elle secoua la tête et eut un pâle sourire.

— Non, répondit-elle, cela peut aller... Heureusement que vous avez de la poigne...

— Vous êtes Miss Lucy Lu ? Elle eut un signe affirmatif.

— Oui, je...

Morane lui coupa la parole.

— Ce n'est pas le moment, dit-il. Les explications viendront plus tard... Avant tout, pensons à nous tirer de ce guêpier. Pas plus que lui, heureusement, Lucy Lu n'avait le vertige et ils rejoignirent rapidement Ballantine, qui les attendait au sommet de l'échelle.

— Ne tardons pas davantage, jeta Morane. J'aimerais m'éloigner au plus vite de ce chantier...

— J'ai peur que ça ne soit difficile, fit le colosse.

— Que veux-tu dire ?

Ballantine n'eut pas besoin de répondre. En dessous d'eux, une série de crépitements secs se fit entendre. Ils baissèrent la tête : les marmousets entouraient la seconde grue et l'attaquaient à son tour à coups de bulles de lumière bleue...

## 12

Comme hypnotisés, Bob Morane, Bill Ballantine et Miss Lucy Lu, têtes baissées, considéraient les gerbes d'étincelles jaillissant des poutrelles attaquées par le feu et qui déjà tournaient au rouge.

— Nous voilà bien avancés, dit Bill. C'est à trois que nous allons faire le plongeon...

— Et cela à cause de moi, fit Miss Lu. Si vous n'étiez pas venus à mon secours...

Serrant les dents, Morane ne dit rien. Il savait que les regrets étaient inutiles et que, de toute manière, même en sachant de quelle façon les choses allaient tourner, son ami et lui n'auraient pas eu des réactions différentes.

— Et si nous tentions de descendre malgré tout ? finit-il par dire.

— Impossible, jeta Miss Lu avec terreur. La lumière bleue nous tuerait...

— Mourir pour mourir, dit Ballantine. Autant le faire en tentant quelque chose...

— Bill a raison, approuva Morane. Descendons... Nous essaierons de passer à travers ces maudites bulles bleues... Puisque c'est tout ce qui nous reste à faire...

Le Français venait à peine de prononcer ces dernières paroles qu'un bruit de sirènes monta, se rapprochant rapidement, et plusieurs limousines noires apparurent entre les déblais. Des hommes en sortirent et, se déployant en arc de cercle, convergèrent en direction des marmousets qui continuaient à darder leurs bulles de lumière bleue.

— L'équipe de Gains ! s'était exclamé Morane.

Les agents du C.I.C. s'étaient arrêtés à la distance d'un jet de pierre des marmousets. Alors seulement, à la lumière intense provoquée par l'éclatement des bulles bleues, Morane et ses compagnons se rendirent compte que plusieurs des agents

portaient des sacs suspendus à l'épaule. Ils en tirèrent des grenades, qu'ils se mirent à lancer vers les marmousets. Ceux-ci tentèrent bien de faire face, pour concentrer leur feu sur les nouveaux venus. Pourtant, la plupart des grenades avaient été lancées avec assez de précision pour que les déflagrations renversassent plusieurs robots qui, cessant de cracher leurs bulles, leur œil de cyclope soudain éteint, leur armure de métal cabossée, demeurèrent couchés sur le côté, un peu comme des toupies, arrivées à bout de course.

Alors, quelque chose d'assez extraordinaire se passa. Les marmousets renversés semblèrent perdre leurs contours, devinrent de plus en plus transparents pour, finalement, disparaître tout à fait.

— Qu'est-ce que c'est encore que cette diablerie ? s'étonna Ballantine.

Une précaution de Monsieur Ming, qui ne veut pas que le secret de ses inventions soit percé, expliqua Lucy Lu. Pour cela, chacun de ces petits robots est doté d'un dispositif qui, à la moindre avarie de l'ensemble, commande à un transmetteur de matière qui, dissociant les atomes, les transporte en un autre endroit, où ils se regroupent...

— Et qu'arrive-t-il si le transmetteur de matière lui-même se détraque ? interrogea Morane.

— Dans ce cas, l'appareil tout entier se désintègre et est détruit...

Bob Morane n'eut pas le loisir de se demander qui était cette Miss Lu, tellement au courant des secrets de l'Ombre Jaune, car de nouvelles grenades avaient été lancées sur les marmousets restants et qui furent à leur tour mis hors de combat. Le même phénomène que précédemment se reproduisit. L'un après l'autre les robots mortels devinrent transparents et disparurent.

— Il était trépas moins le quart, dit Ballantine. Encore quelques minutes, et les montants du pylône fondaient comme cire au soleil et nous faisons le grand plongeon...

— Descendons vite, avant que d'autres robots, plus nombreux, ne surviennent, fit Miss Lu.

Ils s'engagèrent sur l'échelle et commencèrent la descente. Cependant, parvenus à mi-hauteur, il leur fallut s'arrêter car le

métal, porté au rouge à ras du sol, leur brûlait les mains. Ils durent même remonter de quelques échelons pour éviter des brûlures.

Les agents du C.I.C, y compris Isabelle Show, entouraient à présent la grue.

— Nous ne pouvons descendre, leur cria Bob, à cause de la chaleur. Trouvez quelque part une lance à incendie pour refroidir le métal... Pendant ce temps, demandez du renfort, car nous pourrions avoir de nouveaux ennuis avant bien longtemps...

Rapidement, Isabelle jeta des ordres, puis elle se dirigea elle-même vers une des voitures-radio, à l'intérieur de laquelle elle disparut. Quelques minutes plus tard des agents, qui s'étaient mis en quête à travers le chantier, revenaient en tirant derrière eux un long tuyau de toile à embouchure de bronze. Une vanne fut ouverte et un puissant jet d'eau vint frapper les montants du pylône, en dégageant des nuages de vapeur. Il fallut près d'un quart d'heure de ce traitement énergique avant que Bob Morane et ses compagnons pussent reprendre leur descente et toucher le sol.

— Pas de mal ? interrogea Isabelle.

— Pas le moindre, répondit Morane. Mais il n'en aurait sans doute pas été de même si ces messieurs n'étaient arrivés juste à point pour mettre les marmousets hors de combat avec leurs grenades...

— Hors de combat ? fit Isabelle. Cela m'étonnerait qu'ils le fussent tout à fait... Dès qu'ils ont été touchés, ils se sont volatilisés comme de purs esprits...

En hâte, Bob expliqua à la jeune femme, qui hocha la tête.

— Si les marmousets ne sont pas réellement détruits, fit-elle remarquer, mais seulement « transportés » en un autre endroit, ils peuvent à tout moment se manifester à nouveau...

— Pas les mêmes, intervint Lucy Lu, car si le transmetteur de matière a fonctionné, c'est qu'ils sont endommagés... Cependant, Ming peut en lancer d'autres après nous...

Depuis quelques secondes, Morane considérait avec intérêt la jeune Chinoise, non pas parce qu'elle était jolie – très jolie même ! – mais parce qu'elle présentait pour lui un mystère.

— Pourquoi, interrogea-t-il, si l'Ombre Jaune voulait vous éliminer, n'a-t-elle pas employé des dacoïts ou des « guerriers » à cette besogne, plutôt que ces robots sans doute coûteux ?

La réponse vint instantanément, ce qui tendait à prouver que la question n'avait pas pris Miss Lu au dépourvu.

— Ming sait que je connais beaucoup de ses dacoïts, expliqua-t-elle, et que je n'ignore rien des paroles qu'il faut prononcer pour se faire obéir d'eux. Bien sûr, ces dacoïts sont tout dévoués à leur maître, mais celui-ci n'a pas voulu courir de risques. Quant aux « guerriers », ils sont, dans leur masse, des demi-brutes à peine réveillées de leur longue hibernation dans les glaces polaires<sup>4</sup>. C'est pour cette raison que Ming a préféré lancer sur ma trace ces robots destructeurs, puissance aveugle qu'il peut télécommander à distance...

— Dans ce cas, l'Ombre Jaune serait à San Francisco, supposa Ballantine.

Lucy Lu haussa les épaules.

— Peut-on jamais savoir où se trouve l'Ombre Jaune ? De toute façon, elle pourrait télécommander ses robots de l'autre côté du monde si elle le désirait. Sa science est sans limite...

Bien sûr, on ne pouvait jamais savoir où se trouvait l'Ombre Jaune. Celui que Morane et Bill avaient rencontré quelques heures plus tôt, dans Kowa, n'était qu'un jeu de glaces. Quant à celui d'Honolulu... Bien sûr, il y avait ces yeux à l'extraordinaire pouvoir hypnotique, ce qui laissait supposer qu'ils avaient bien eu affaire au vrai Monsieur Ming. Mais celui-ci ne pouvait-il avoir transmis ce pouvoir à l'un de ses doubles, ou à quelque golem à son image ?

— Ne restons pas ici, jeta Bob. Au plus vite nous serons en sécurité derrière de solides murailles, mieux cela vaudra...

— J'ai demandé du renfort, fit Isabelle. Quand j'ai expliqué à Gains ce qui se passait ici, il a décidé d'appeler l'armée à l'aide...

— Espérons qu'elle n'aura pas à intervenir, dit Bob. Et maintenant, filons...

À ce moment, un agent, embusqué derrière des sacs de ciment, attira leur attention avec de grands gestes. Tous

---

<sup>4</sup> Voir : Les Guerriers de l'Ombre Jaune.

ensemble, ils le rejoignirent et s'embusquèrent à leur tour derrière les sacs, pour jeter un coup d'œil au-delà.

Le jour était complètement venu à présent, et il faisait assez clair pour qu'ils puissent voir distinctement. Ce qu'ils virent n'avait d'ailleurs rien de bien réjouissant. Déployés en un large arc de cercle, une vingtaine de marmousets convergeaient vers le chantier.

\*

La première réaction de Morane, en apercevant les marmousets, fut de dire à haute voix :

— Ce que je me demande, c'est comment ils ont pu venir ici aussi rapidement. D'après ce que nous avons pu en juger, ils ne se déplacent pas très vite...

— Peut-être étaient-ils postés dans les parages, supposa Bill.

— Je ne le pense, pas, glissa Miss Lu. Six de ces robots suffisaient pour avoir raison de moi, et ils y seraient arrivés si vous n'étiez intervenus... À mon avis, ceux-ci ont été transportés ici grâce au transmetteur de matière afin de nous annihiler tous et, surtout, de m'empêcher de parler...

— Vous connaissez donc tant de choses sur Ming ? interrogea Morane.

— J'en connais assez pour justifier ces attaques, fut la réponse de la jeune Chinoise.

Ce n'était ni l'heure ni le moment de poser des questions. Bob le comprit et enchaîna aussitôt :

— Nous voilà bloqués ici en attendant l'arrivée des nouveaux renforts promis par Gains. Mais arriveront-ils à temps ?

— Puisque le chemin de la terre nous est coupé, dit Isabelle Show, peut-être pourrions-nous nous échapper à la nage...

Mais Lucy Lu secoua la tête.

— Nos mouvements n'échapperaient pas aux radars ultrasensibles dont les robots sont dotés, dit-elle. Ils dirigeraient leurs bulles de lumière vers l'eau, qui se mettrait à bouillir aussitôt, et nous serions immanquablement ébouillantés...

— Personnellement, glissa Bill Ballantine, je préfère demeurer ici à attendre les renforts. Jouer le rôle de poule au pot ne m'a jamais particulièrement enthousiasmé...

De son côté, Bob Morane était songeur. Les revolvers et les mitraillettes étaient impuissantes en face des marmousets, et il ne restait plus assez de grenades pour les mettre tous hors de combat. D'ailleurs, il était probable qu'ils se tiendraient hors de portée.

— Si on essayait de forcer le barrage avec les voitures, proposa Isabelle. Peut-être aurait-on des chances de passer...

— C'est peu probable, fit remarquer Morane. Ils concentreraient leur feu sur les autos, dont l'essence s'enflammerait aussitôt. On risquerait d'être grillés vifs... Mais peut-être ces mêmes autos pourraient-elles nous servir à mettre hors de combat les marmousets eux-mêmes...

— Comment cela, Bob ?

— Pendant que vous détournerez l'attention des marmousets en lançant des grenades dans leur direction, expliqua le Français, je me glisserai dans une voiture, que je mettrai en marche pour la lancer sur l'ennemi. Quand elle suivra la bonne trajectoire, je sauterai et, comme les marmousets se déplacent assez lentement, il est probable qu'elle en fauchera plusieurs... Ensuite, il n'y aura qu'à recommencer avec un autre véhicule...

— Ce serait dangereux, dit Lucy Lu. Le tir des marmousets est précis. Ils pourraient toucher la voiture sans vous laisser le temps de sauter...

— À mon avis, c'est au contraire parfaitement faisable, intervint Bill Ballantine. On pourrait même tenter le coup avec deux autos, de façon à prendre les marmousets de deux côtés à la fois. Le commandant pilotera la première, moi la seconde et...

Mais Morane n'était pas de l'avis de son ami, car il coupa :

— Rien à faire, Bill. Inutile d'être deux à prendre des risques car, comme vient de le dire Miss Lu, les réactions de l'ennemi peuvent être extrêmement rapides. Il y a là une expérience à tenter, et je veux la faire seul... Au moment où j'atteindrai la voiture, qu'on me couvre en lançant des grenades...

Courbé, il se mit à courir vers une des autos qui, stationnée légèrement en retrait, se trouvait hors de vue des marmousets —

si l'on peut s'exprimer ainsi. Pourtant, ses mouvements échappaient-ils aux complexes, cerveaux électroniques qui les animaient ?

Au moment où Bob ouvrait la portière, les premières grenades explosèrent, mais trop loin des marmousets pour les inquiéter réellement. Tout ce qu'elles pouvaient faire peut-être, c'était troubler leurs organes sensoriels.

Rapidement, Bob se glissa au volant et tourna la clef de contact demeurée sur le tableau de bord. Le moteur tourna immédiatement et, tandis que les grenades continuaient à éclater, Morane embraya, poussant le véhicule entre deux tas de gravier qui le dissimulaient. Aussitôt, il aperçut les robots, qui se présentaient en enfilade. Alors, il poussa son moteur à fond et, quand la voiture eut atteint une bonne vitesse, il mit au point mort, afin d'éviter le freinage du moteur, et ouvrit la portière pour sauter. C'est à ce moment que les marmousets réagirent, tournant leurs yeux de cyclopes vers la voiture. Au fond de ces yeux, la lumière bleue s'intensifia soudain.

À l'instant précis où Morane sautait, plusieurs bulles de lumière frappèrent l'auto, et il sentit le souffle brûlant d'une explosion passer sur lui. Les vêtements, les cheveux roussis, il roula trois fois sur lui-même pour s'éloigner autant que possible, et finir par s'aplatir sur le sol, avec une telle frénésie qu'on eût pu croire qu'il voulait y laisser son empreinte.

## 13

Étonné d'être encore en vie et de n'avoir pas été touché par les bulles bleues, Bob Morane osa se retourner sur le dos pour regarder vers la voiture, changée maintenant en brasier par la combustion de l'essence contenue dans le réservoir. Elle continuait à rouler sur sa lancée en direction des marmousets, qui s'entêtaient à lancer sur elle leurs bulles de lumière, comme s'ils avaient voulu stopper sa course. Ce fut seulement quand le véhicule ne fut plus qu'à quelques mètres des premiers d'entre eux que leurs cerveaux électroniques réagirent et qu'ils voulurent s'écarter. La plupart y parvinrent, à l'exception de deux d'entre eux qui, fauchés de plein fouet, furent projetés en l'air, pour retomber lourdement sur le sol. Presque aussitôt, les transmetteurs de matière dont ils étaient munis fonctionnèrent. Ils devinrent transparents, leurs contours se modifièrent et ils disparurent, tandis que la voiture, continuant sa course, allait buter contre un tas de moellons, où elle s'arrêta pour achever de se consumer.

Toujours allongé sur le sol, Bob Morane poussa un grognement de colère.

— Pas de chance ! gronda-t-il. Seulement deux de ces maudites machines mises hors de combat...

Il espérait en annihiler davantage, voire faucher toute la file, mais les marmousets demeuraient nombreux et présentaient la même menace qu'auparavant.

C'est alors seulement que Bob se rendit compte que plusieurs robots se dirigeaient vers lui.

« Aïe ! pensa-t-il, c'est à moi qu'ils en veulent. Je ne tiens pas à être cuit à point... »

Il se dressa à l'instant précis où la lumière bleue s'intensifiait au fond des yeux fixes des petits monstres mécaniques. Il se mit à courir alors de toute la vitesse dont il était capable, en direction des remblais. À gauche, à droite, des bulles de lumière

éclataient, dans de brèves fulgurances, parfois si près qu'il sentait des vagues de chaleur monter vers lui. Si une de ces bulles de lumière le touchait, il le savait, ce serait une mort atroce. La bulle le pénétrerait vif, pour le brûler à l'intérieur. Par chance, il était possible qu'il fût déjà hors de portée efficace, ce qui expliquerait l'imprécision du tir de l'adversaire.

Les bulles n'éclataient plus que derrière lui quand il atteignit la pile de sacs de ciment d'où il était parti. Il plongea en avant, roula sur lui-même et se retrouva assis à l'abri derrière les sacs, à quelques mètres à peine de ses compagnons, qui n'avaient rien perdu de son action.

— Bien joué, commandant ! s'exclama Ballantine. Vous ne les avez pas ratés...

— Réellement, vous avez été merveilleux, surenchérit Isabelle Show avec un accent d'admiration dans la voix. Pendant un moment, j'ai craint qu'ils ne vous atteignent...

Tout en se relevant, Bob essuya la sueur perlant à son front. Tout un côté de son vêtement était roussi et son visage et ses mains souillés de terre et de poussière de ciment agglutinées. Il fit la grimace en s'approchant de ses amis.

— Inutile de m'envoyer des fleurs, grogna-t-il. J'ai risqué ma peau pour rien... Tout ce que j'ai réussi à faire, c'est mettre deux robots hors de combat. Il en reste dix-sept ou dix-huit, c'est-à-dire assez pour nous changer tous en torches vivantes s'ils réussissent à nous approcher, et je ne crois pas que nous disposions encore d'assez de grenades pour les en empêcher...

— Il nous en reste deux, intervint un agent. Bob Morane eut une nouvelle grimace.

— Nous avons gaspillé nos munitions, et à présent nous sommes à la merci de ces maudits marmousets...

— On pourrait tenter le coup à nouveau avec une autre voiture, proposa Ballantine. On serait peut-être plus heureux cette fois...

— C'est loin d'être certain, fit remarquer Morane. Tous leurs radars seront braqués sur les autos et celui qui se risquera à monter à bord de l'une d'elles...

Bob s'interrompit, le front barré d'une ride, puis il secoua la tête, pour reprendre :

— Non, le danger serait trop grand... Tout ce qui nous reste à faire pour le moment, c'est attendre que les marmousets passent à l'attaque. Alors, nous aviserons...

Un agent était couché à plat ventre au sommet d'un monticule de sable, à surveiller l'ennemi. Il lança un avertissement :

— Ils approchent !

Tous s'élancèrent pour regarder à travers les espaces laissés entre les déblais, et ils durent se rendre à l'évidence : les marmousets s'avançaient lentement en direction du chantier. Ils s'étaient à nouveau déployés en arc de cercle et il n'y avait pas assez de distance entre eux pour que l'on pût espérer passer, même dans des voitures lancées à grande vitesse, sans être touchés par les bulles de lumière.

Les marmousets n'étaient plus qu'à une vingtaine de mètres de l'enceinte du chantier, quand un bruit monta dans le silence de l'aube, venant de derrière les docks barrant la vue en direction de la ville. C'était une sorte de ronflement métallique, faisant songer à de nombreuses pattes d'acier, aux pas si rapprochés qu'ils se confondaient presque.

\*

— Qu'est-ce que c'est encore ? avait murmuré Bill Ballantine. Une nouvelle diablerie de l'Ombre Jaune ?

Tous les regards étaient braqués avec angoisse vers les hauts bâtiments des docks. Seul, Bob se sentait plus détendu, car ce bruit il croyait le reconnaître. Ce fut donc sans trop de surprise qu'il aperçut les trois masses grisâtres débouchant d'entre les hangars. On eût dit d'énormes crapauds dont le nez aurait été prolongé par une longue corne horizontale.

— Des tanks ! s'exclama un agent.

C'étaient bien des tanks, en effet, et ils portaient l'étoile blanche de l'armée des États-Unis. Aussitôt, ils se séparèrent pour se diriger vers les marmousets.

— Les renforts militaires demandés par Gains s'exclama Isabelle Show. Ces maudits robots n'ont qu'à bien se tenir...

Avertis par leurs radars, les marmousets s'étaient tournés vers les chars d'assaut et avaient commencé à cracher leurs bulles de lumière. Mais, si plusieurs d'entre elles touchèrent les chenilles ou le blindage des chars, elles n'eurent aucun effet immédiat sur l'épais métal.

Sans permettre à l'adversaire d'intensifier son attaque, les tanks avaient à leur tour ouvert le feu de leurs canons. L'effet fut terrifiant car, effectué ainsi, presque à bout portant, ce tir se révéla d'une efficacité redoutable. Chaque obus portait, fracassant l'un après l'autre les marmousets qui, aussitôt, se désintégraient sans que rien n'en demeurât. Bientôt, il n'y en eut plus aucun et, seule, une odeur de cordite rappela ce bref engagement.

D'entre les docks, d'autres véhicules firent irruption, pour se diriger vers le chantier. Il y avait plusieurs autos militaires et une grande limousine noire, dont sortit Herbert Gains.

Celui-ci se dirigea aussitôt vers le groupe formé par Miss Lu, Isabelle Show, Bob Morane et Bill Ballantine. Il désigna la Jeune Chinoise à Morane et demanda simplement :

— Miss Lucy Lu ?

Ce ne fut pas l'interpellé qui répondit, mais Miss Lu elle-même.

— Je suis bien Lucy Lu, dit-elle.

Et, désignant Morane et Bill, elle continua :

— Si ces gentlemen n'étaient intervenus, vous ne m'auriez pas retrouvée vivante...

Herbert Gains considérait la jeune fille avec un intérêt croissant.

— Vraiment, dit-il, vous devez connaître beaucoup de choses sur l'Ombre Jaune pour qu'elle essaie ainsi, par tous les moyens, de vous éliminer...

Elle eut un signe de tête affirmatif.

— Je connais beaucoup de choses, en effet, assura-t-elle.

Une demi-heure plus tard, Lucy Lu, Bob Morane, Bill Ballantine et Herbert Gains se trouvaient réunis dans une pièce du bureau fédéral. L'immeuble était sévèrement gardé, ainsi que toutes les rues y menant, et l'on n'avait pas à craindre une nouvelle attaque des créatures de l'Ombre Jaune.

La jeune fille, Bob Morane et Bill Ballantine avaient fait une rapide toilette et l'entrevue semblait devoir se dérouler comme une simple conversation amicale. N'eût été la gravité des visages, on n'eût pu croire qu'une terrible fatalité pesait sur ces trois hommes et cette jeune fille.

— Contrairement à ce que vous pensez, avait commencé Lucy Lu, le Shin Than n'est pas essentiellement dirigé par Monsieur Ming. Bien qu'en étant le maître suprême et omnipotent, l'Ombre Jaune fait reposer une partie de la tâche sur les épaules d'un Grand Conseil composé de neuf membres, tous mandarins de haute caste de l'ancienne Chine. Mon père, le mandarin Lu Peï Yu appartenait à ce conseil et, dernièrement, il se mit à désapprouver ouvertement certaines méthodes du maître. Tout naturellement, Monsieur Ming fut mis au courant de cette révolte et, voilà quelques mois, mon père dut fuir pour se soustraire à la vengeance de l'Ombre Jaune. En outre, il était instruit des plans de Monsieur Ming – du moins dans leur ligne générale – et il constituait un danger pour le Shin Than, et...

Lucy Lu s'arrêta soudain de parler et se mit à trembler. Elle voulut à nouveau ouvrir la bouche, mais ses lèvres ne bougèrent pas.

— Que se passe-t-il, Miss Lu ? interrogea Bob Morane. Elle ne répondit pas. Et, soudain, ses yeux s'agrandirent sous l'effet de la terreur et, tendant le bras pour désigner le mur d'en face, elle balbutia :

— Là !... Ming !... Ming !...

Les trois hommes se tournèrent dans la direction indiquée, mais ils n'aperçurent que la muraille nue.

— Voyons, Miss Lu, fit Bob d'une voix aussi persuasive que possible, il n'y a personne là. Ming ne peut vous atteindre ici...

Pourtant, la jeune fille continuait à désigner le mur nu, en murmurant :

— Ming !... Il est là !... Ming !...

Et soudain, elle se tut. Ses regards devinrent fixes et elle cessa de bouger.

Rapidement, Bob Morane passa la main devant le visage de la Chinoise, mais il n'obtint aucune réaction : les prunelles demeurèrent figées.

— On dirait qu'elle se trouve sous une influence hypnotique, constata le Français.

Herbert Gains haussa les épaules.

— C'est ridicule, Bob. Qui aurait pu l'hypnotiser à l'intérieur de cette pièce où, en plus d'elle-même, il n'y a que Bill, vous et moi ?

Se penchant vers Lucy Lu, l'agent secret reprit :

— Voyons, Miss Lu, vous veniez de nous dire que votre père connaissait les secrets de Monsieur Ming et qu'il présentait un danger pour le Shin Than... Et ensuite ?

Sans que l'expression de son visage changeât, sans que ses regards perdissent leur fixité, la jeune fille se contenta de répondre :

— Je ne sais pas... Je ne sais pas...

— Voyons, insista Gains, vous n'avez quand même pas perdu brusquement la mémoire. Essayez de vous souvenir...

Mais, tout en continuant à fixer la muraille nue où, eût-on dit, pour elle seule sans doute, s'encadrait une formidable présence, Lucy Lu répéta encore, à la façon d'une litanie :

— Je ne sais pas... Je ne sais pas... Je ne sais pas...

## 14

Le professeur Sterne éteignit la lampe frontale à la lumière de laquelle il scrutait les yeux de Miss Lu, toujours immobile sur son siège.

— Aucun réflexe, constata-t-il. Il faudra faire transporter en hâte cette jeune fille à ma clinique, où je pourrai me livrer à un examen approfondi. D'ores et déjà cependant, je puis vous affirmer que la patiente se trouve sous influence hypnotique...

— Il n'y avait personne d'autre que nous dans cette pièce, fit Gains, et aucun de nous n'a pu hypnotiser Miss Lu. Comme je vous l'ai dit déjà, elle nous parlait et, brusquement, elle a paru perdre la mémoire et elle est demeurée là, à balbutier des mots sans suite, toujours les mêmes...

— On ne peut quand même pas l'avoir hypnotisée à travers la muraille ? risqua Ballantine.

— Tu sais bien, Bill, fit remarquer Morane, que tous les occupants de cette maison sont triés sur le volet...

Le Français se tourna vers Sterne et continua :

— Croyez-vous qu'il soit impossible, professeur, que Miss Lu ait pu être suggestionnée à distance ?

Le psycho-neurologue fit la moue et hocha la tête.

— Cela me paraît difficilement imaginable, dit-il. Il faudrait, dans ce cas, imaginer un homme possédant une puissance hypnotique extraordinaire, et encore... Peut-être qu'une réunion de volontés canalisées dans une même direction parviendrait à ce résultat d'hypnose à distance... Mais nous nous trouvons ici en pleine fantaisie...

Bob Morane, Bill Ballantine et Herbert Gains échangèrent de longs regards entendus. Avec l'Ombre Jaune, la fantaisie ne devenait-elle pas souvent réalité ? Tout n'était-il pas possible – ou presque – à Monsieur Ming et à sa science démoniaque ? Une seule chose était certaine : au moment où Lucy Lu allait

révéler ses secrets, il avait – après plusieurs échecs – trouvé le moyen de la réduire au silence.

— Et quand croyez-vous qu'elle se retrouvera dans son état normal ? interrogea encore Morane à l'adresse du professeur.

Sterne eut un geste vague.

— Difficile à dire... Cette malheureuse devra de toute façon être l'objet d'une surveillance constante... Peut-être qu'en supprimant la volonté qui la subjugué, ou en y substituant une volonté plus puissante encore, et bénéfique...

Cette fois, ni Bob Morane, ni Bill Ballantine, ni Herbert Gains ne trouvèrent la moindre remarque à formuler. Pourtant, une pensée commune occupait leur esprit. En parlant de cette « volonté » qui subjuguait Miss Lu, le professeur Sterne avait indirectement fait allusion à Monsieur Ming. Or, comment pourrait-on « supprimer » la volonté démoniaque du Mongol ? En le supprimant lui-même ?... L'Ombre Jaune n'était-elle pas semblable à l'oiseau de feu des légendes orientales, qui sans cesse renaît de ses cendres ? Et quelle était la volonté capable de se substituer à la sienne ?

— Au moment même où la partie semblait gagnée, où Miss Lu, arrachée à la mort, allait révéler les secrets du Shin Than, c'était Monsieur Ming qui, une fois encore, imposait sa loi.

FIN